SCÈNE XVII.

L'OMBRE D'UN AMANT,



COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

par MM. N. Fournier et Clairville,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU GYMNASE DRAMATIQUE, LE 19 OCTOBRE 1839.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MADAME DERCY, jeune veuve. . .	Mme Volnys.	LAPÉRIÈRE, prétendu de Mme Dercy.	M. Numa.
LAURE DE REVEL, sa cousine. .	Mlle Habeneck.	PONTOIS, premier clerc de notaire. .	M. Paul.
JOLIVET, pretendu de Laure. . . .	M. Rhozevil.	PATOU, jardinier.	M. Sylvestre.

La scène se passe chez Mme Dercy, dans un château aux environs de Vannes.

Un salon gothique à la campagne; porte au fond. A gauche du public, deux portes, l'une au premier plan, l'autre au second. A droite, une croisée ouverte sur un jardin.

SCÈNE PREMIERE.

Mme DERCY; *puis* PATOU.

Mme DERCY, *assise devant une table dans l'attitude de la réflexion, et tenant une lettre à la main.*

Quelle étrange aventure! plus je réfléchis, plus je m'y perds!... (*Tressaillant.*) Qui est là? (*A Patou, qui entre.*) Ah! c'est toi Patou? A-t-on été savoir des nouvelles de M. Bourdois, mon notaire?

PATOU.

Oui madame, mais le piéton n'est pas encore revenu: plus d'une lieue de pays d'ici a Vannes.

Mme DERCY.

Et tu m'assures qu'hier au soir, au moment de l'événement, il n'y avait personne dans le parc?

PATOU.

Puisque c'est moi qui ai fait la ronde avec Pierre, le cuisinier, et Sollman, le chien de garde; à nous trois, nous n'avons rien vu.

Mme DERCY.

C'est bon... Patou, j'attends du monde aujourd'hui.

PATOU.

Ce qu'est dit est dit. En v'là de la besogne jusqu'à l'arrivée de vos autres domestiques!

77714

Mme DERCY.

Tu as les clefs de l'office, celles de la cave?

PATOU.

Oui, madame; et pour commencer par mon métier naturel, je vas cueillir les plus beaux fruits.

Mme DERCY.

Prépare avant tout le berceau favori de ma cousine Laure, qui doit bientôt venir de Paris.

PATOU.

Cette jeune dame si gaie, qui s'occupe tant de ma tournure, et qui m'appelle toujours Pataud? — « Patou, que je me tue de lui dire. — Eh bien, Pataud, qu'elle me répond, il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse quand je te regarde. — Quoi donc? que je lui demande. — C'est de savoir qu'est-ce qui est le plus nigaud de toi ou de ta physionomie... » Merci; ce qu'est dit est dit.

Mme DERCY, *souriant.*

Moi, je parierais pour ta physionomie: on dit que dans ce pays-ci vous êtes plus fins que vous n'en avez l'air; et toi-même...

PATOU.

Bien obligé; madame est si bonne!

Mme DERCY.

Laisse-moi.

Patou sort.

SCENE II.

Mme DERCY, *seule.*

Il me tarde que quelqu'un vienne me distraire... je ne puis plus songer à autre chose... Pour la première fois depuis mon veuvage, j'arrive seule dans ce vieux château qui appartenait à mon aïeule... et j'y retrouve presque avec son gothique ameublement les histoires bizarres dont on a bercé mon enfance... moi qui dernièrement encore, à Paris, me moquais si gaiment, avec ma cousine, des superstitions de mes voisins de campagne, me voilà plus craintive encore.

AIR *de la Robe et des Bottes.*

Souvent leur effroi ridicule
Excita ma joyeuse humeur;
Car je pensais, bien moins crédule,
Être à l'abri de la même terreur:
Mais tout-à-coup ma sécurité cesse!
Jamais, je le sens en ce jour,
Nous ne devons rire d'une faiblesse:
Quand on est femme, on peut avoir son tour.

Si encore ce n'étaient que des récits!...mais quand on a vu... c'est-à-dire entendu... Voyons, ai-je entendu? Non, j'en viendrai à douter de mes sens, de moi, de ma propre existence; et personne à qui me confier, à qui demander conseil! Ayez donc des aventures surnaturelles, pour ne savoir à qui les raconter! Ah! je n'y tiens plus! pour peu que cela dure, le secret me tuera!

PATOU, *annonçant.*

Mme Laure de Rével.

Mme DERCY.

Ma cousine! ah! je respire.

LAURE, *entrant.*

Bonjour, Pataud.

PATOU.

Là! ça ne pouvait pas manquer.

SCENE III.

Mme DERCY, LAURE DE RÉVEL.

Mme DERCY, *courant vers Laure.*

Ah! ma chère Laure, que tu es aimable, et que tu arrives bien! si tu savais!...

LAURE, *l'embrassant.*

Bonne Amélie, combien j'ai maudit la sotte affaire qui m'a retenue à Paris après ton départ! et que cette semaine m'a paru longue! Enfin, nous voici encore réunies dans le vieux château de ma grand'tante.

Mme DERCY.

Je t'attendais avec une impatience!... Il faut que je t'apprenne dès à présent...

LAURE, *l'interrompant en riant.*

Et moi, que je te dise... ah! ah! j'en ris encore malgré moi... la folle poursuite!... ah! ah!

Mme DERCY.

Je t'en prie, écoute-moi d'abord: c'est un secret.

LAURE.

Un secret? parle vite.

Mme DERCY.

Te souviens-tu qu'autrefois je te parlai d'un jeune homme qui avait conçu pour moi la passion la plus vive, la plus désordonnée?

LAURE.

Attends donc... oui... il y a deux ans; tu n'étais pas encore veuve; moi, au contraire, j'allais partir pour régler les affaires de la succession de mon mari... tu me fis voir une lettre écrite par un inconnu...

Mme DERCY.

Que je ne connais pas encore.

LAURE.

Est-il possible?

Mme DERCY.

Je ne sais dans quel lieu public il me vit pour la première fois; mais il paraît que je lui inspirai un de ces amours subits auxquels tu ne crois pas; moi, maintenant, je crois à tout. Pendant six mois M. Denneville se trouva sur mes pas à mon insu:

surveillant invisible, il connaissait toutes mes démarches; je l'appris par sa lettre, où la passion parlait le langage le plus exalté. Justement offensée, je la lui renvoyai sur-le-champ. Peu de jours après, une seconde, puis une troisième lettre me parvinrent; je les lui renvoyai de même.

LAURE.

Sans les ouvrir?

Mme DERCY.

J'avais lu la première, et je pouvais juger des autres... de la poésie, de l'entraînement, et vers la fin, une sorte de délire et l'annonce de résolutions extrêmes, au point que j'en eus peur, moi si peu habituée aux sentimens violens; car M. Dercy, mon mari...

LAURE.

C'était bien l'homme le plus tranquille et le plus positif... Sans doute il ignora cette poursuite?

Mme DERCY.

A quoi bon troubler son repos? Bientôt le sort me rendit veuve. Deux mois après on annonça dans mon salon... qui?... M. Denneville.

LAURE.

Eh bien?

Mme DERCY.

Je refusai de le recevoir. N'était-ce pas un devoir de délicatesse, un témoignage de respect pour la mémoire de mon mari? Mes gens furent témoins de son désespoir; mais je demeurai inflexible.

LAURE.

C'est de l'héroïsme; il est vrai que tu ne le connaissais pas... Et que fit-il après cela?

Mme DERCY.

Il ne revint plus. Je restai six mois sans entendre parler de lui. Au bout de ce temps, quelqu'un me dit qu'il avait mis ordre à ses affaires, et qu'il avait quitté Paris pour entreprendre un grand voyage.

LAURE.

A la bonne heure! il aura pris son parti.

Mme DERCY.

Plût au ciel! mais hélas...

LAURE.

Qu'a-t-il donc fait?

Mme DERCY.

Il s'est tué.

LAURE.

Comment? tué!...

Mme DERCY.

Mon Dieu, oui.

LAURE.

Quelle folie!

Mme DERCY.

J'étais loin de le prévoir... il y en a tant qu'on désespère, et qui en reviennent très-bien!

LAURE.

Certainement, et s'il fallait sauver la vie à tout le monde...

Mme DERSY.

Mais chez celui-là, ma chère amie, rien d'ordinaire... je me le figure souvent tel qu'il devait être : pâle, le regard brillant d'un feu sombre, l'air farouche et menaçant... Ah! j'aurais dû le ménager... Ma pauvre Laure, je suis bien coupable!

LAURE.

Allons, allons, épargne-toi des regrets inutiles, puisqu'il n'est plus là pour les entendre.

Mme DERCY, *avec mystère.*

Qui sait?

LAURE.

Plait-il?... Ah! mon Dieu! est-ce que tu croirais aux revenans?

Mme DERCY.

Lis d'abord cette lettre.

Elle lui présente la lettre.

LAURE.

De qui?

Mme DERCY.

De lui.

LAURE.

Comment?... Du même à la même?

Mme DERCY.

Lis donc.

LAURE, *lisant.*

« Madame, vous avez été sans pitié!... un mot » pourtant; un seul mot m'aurait sauvé!... Dieu » vous demandera compte de mon désespoir... » Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai cessé » de souffrir... » (*S'interrompant et rendant la lettre à Mme Dercy.*) Datée de Ploërmel il y a quinze jours... et tu l'as reçue...?

Mme DERCY.

Le lendemain de mon arrivée ici, comme je revenais de chez mon notaire pour fixer le jour de mon contrat de mariage. Mais ce n'est pas fini, voici le plus extraordinaire... (*Elle lit.*) « J'aurai » cessé de souffrir, mais ma vengeance me sur- » vivra; le coup qui va me frapper aura un écho » terrible à votre oreille : une arme dirigée par » une main invisible, la mienne, menacera » l'homme, quel qu'il soit, qui osera désormais » vous parler d'amour. Si votre cœur est indiffé- » rent pour lui, le coup ne l'atteindra pas; mais » s'il est aimé, il mourra. DENNEVILLE. » Qu'en dis-tu?

LAURE, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah!

Mme DERCY.

Tu ris encore?

LAURE.

Bon Dieu!

AIR *de Turenne.*

Si pour chaque hommage à nos charmes
Un bruit semblable éclatait dans Paris,
De tous côtés, que d'effroi, que d'alarmes?
Par une émeute on se croirait surpris,
Et l'on verrait s'armer tous les maris;
Mais si la mort ne doit atteindre
Que ceux qu'on aime, alors plus d'un, je crois,
Tranquillement pourrait rester chez soi,
Bien sûr de n'avoir rien à craindre.

Mme DERCY.

Toujours folle!

LAURE.

Du reste, la menace n'est pas maladroite. Furieux d'avoir échoué de son vivant, il ne veut pas être supplanté après sa mort.

Mme DERCY.

Voilà comme je parlais avant l'événement.

LAURE.

Quel événement?

Mme DERCY, *à voix basse*.

Si je te disais que la prédiction s'est déjà réalisée...

LAURE.

Plait-il?

Mme DERCY.

Hier, ici, à cette place même, à la chute du jour, je causais avec M. Bourdeuil, mon notaire, des clauses de mon contrat de mariage; je lui disais qu'en épousant M. Lapérière, je cédais bien moins à une inclination pour mon voisin de campagne qu'à la crainte d'un procès interminable; enhardi par cet aveu, il se mit à me débiter quelques phrases de galanterie entrecoupées de profonds soupirs; je me pris à rire, et ma gaîté lui parut de bon augure, et son courage croissant avec ma belle humeur, il en vint à oublier ses cinquante ans et à mettre à mes pieds son cœur et... sa personne.

LAURE.

Eh bien!

Mme DERCY.

Tout-à-coup une violente détonation lui coupa la parole; je m'évanouis... quand je revins à moi, M. Bourdeuil était déjà loin, et j'appris le soir même qu'il était tombé malade.

LAURE.

Que me dis-tu là? Mais ce coup de feu, d'où venait-il?

Mme DERCY.

Voilà ce que personne n'a pu savoir.

LAURE.

Bon! quelque mauvais plaisant instruit du contenu de la lettre.

Mme DERCY.

Je ne l'ai montrée qu'à toi seule.

LAURE.

C'est bien étrange.

Mme DERCY.

Tu ne ris plus.

LAURE.

Non, certes. Et tu oses penser à te remarier?

Mme DERCY.

Avec M. Lapérière.

LAURE.

En effet, c'est tout dire; un fort honnête voisin de campagne, ancien capitaine de la garde nationale, aussi fier de son nom que de sa bravoure... du reste, il a presque atteint la cinquantaine, comme ton notaire. Tout cela me rassure pour lui et pour toi. (*Léger bruit.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que cela?

Mme DERCY.

Rien... un meuble qu'on dérange.

LAURE.

Sais-tu que je commence à avoir peur? On n'est pas en sûreté auprès de toi... moi surtout qui t'aime!... Cette histoire... ce vieux château... tous mes souvenirs d'enfance qui se réveillent!... Ah! je bénis le ciel de n'être pas aussi dangereuse, car mon nouvel adorateur n'y résisterait pas.

Mme DERCY.

Un adorateur?

LAURE.

Celui dont je riais de si bon cœur quand je suis entrée ici.

Mme DERCY.

Que me dis-tu là?

LAURE.

Un jeune homme bien timide, bien novice, élevé par sa tante, une vieille dévote qui le destinait à l'état ecclésiastique; il était même entré au séminaire; c'est une conversion que j'ai faite... toujours à mes ordres, toujours à ma suite! tout-à-l'heure, à l'entrée de ton avenue, la première personne que j'ai aperçue en descendant de voiture...

Mme DERCY.

C'était lui?

LAURE.

Immobile, et comme en extase... Je lui ai fait une grande révérence, accompagnée d'un éclat de rire, et je l'ai laissé là... il doit y être encore.

SCENE IV.

LES MÊMES, PATOU.

PATOU.

V'là deux messieurs qui descendent de leur cheval.

Mme DERCY.

Comment, deux?

PATOU.

Suivant la mode du pays... en *groupe*... sur une pauvre bête qui n'en peut plus...

Mme DERCY.

Et tu les nommes?

PATOU.

M. Lapérière, et M. Jolivet...

Mme DERCY.

M. Jolivet!

LAURE.

C'est lui, ma chère, c'est mon novice.

Mme DERCY.

Eh! mais, pas trop novice...

LAURE.

Tu le connais?

Mme DERCY.

Isidore Jolivet, qui se destine aujourd'hui à la magistrature... Je l'ai vu au bal, la veille de mon départ.

LAURE.

C'est singulier! Et sait-il que tu es ici?

Mme DERCY.

Sans doute; il m'a même prévenue de sa visite dans le voisinage; sa famille est très-liée avec M. Lapérière.

LAURE.

Il ne m'a rien dit de tout cela... Voyez-vous, le petit jésuite !

Mme DERCY.

Il aura voulu te surprendre... Mais je cours donner des ordres... Tu recevras ces messieurs ; surtout pas un mot de ce que je t'ai confié ; car, de tous les dangers, celui que je crains la plus... c'est la ridicule.

AIR *du Serment.*

De cette étrange confidence
Garde-toi de rien publier ;
A mes dépens bientôt, je pense,
Ces messieurs pourraient s'égayer.

LAURE.

Sans rien comprendre à ce mystère,
Je veux ici tout observer ;
Je trouverai dans cette affaire
Un moyen de les éprouver.

ENSEMBLE.

Mme DERCY.

De cette étrange confidence, etc.

LAURE.

Il faut agir avec prudence.
Loin de songer à s'égayer,
De cette étrange confidence
Ces messieurs pourraient s'effrayer.

Mme Dercy sort par la porte du premier plan à gauche.

SCENE V.

LAURE, *puis* LAPÉRIÈRE *et* JOLIVET.

LAURE, *seule.*

Je ne m'étonne plus que M. Jolivet ait si bien retrouvé mes traces !... Pour laquelle de nous a-t-il fait le voyage ? Oh ! ces petits reclus... une fois échappés !... La voici !

LAPÉRIÈRE, *entrant. Il a des moustaches, des éperons, une cravache.*

Venez donc, jeune homme, venez donc ; n'ayez pas peur.

JOLIVET, *entrant d'un air timide et regardant de tous côtés.*

Pardon...

LAURE.

Ah ! vous voilà, monsieur Jolivet, vous que j'ai laissé à Paris chez votre tante !

JOLIVET, *se levant et balbutiant.*

Oui, madame, j'ai fait un voyage d'agrément.. par la malle-poste... du reste vous m'excuserez, c'est monsieur...

LAPÉRIÈRE, *d'un air important.*

Oui, je prends tout sur mon compte. D'ailleurs aux termes où j'en suis avec Mme Dercy...(*A Laure.*) Bonjour, bella dame. (*Il passe entre elle et Jolivet.*) Figurez-vous que je rencontre monsieur, droit comme una statue à l'entrée de l'avenue, et les yeux fixés sur cetta maison ; au bruit da mon cheval, il se retourne, je le reconnais, je l'enlève, je le mets en selle, je pique des deux, et nous faisons dans la cour une entréa triomphale... Monsieur ne disait rien, mais il me tenait serré à m'étouffer ; voyez, il est encore tout pâle.

JOLIVET.

Je crois bien ; quand on n'est pas habitué à ce genre d'exercice...

LAPÉRIÈRE.

On vous formera ; six mois de manége, autant d'escrima, et vous deviendrez un cavalier accompli. Il ne m'en a pas fallu davantage, et si je pouvais vous ramener à Paris... Mais c'en est fait, je me marie ; un homme comme moi doit finir par là.. surtout lorsqu'il est guidé par une penséa politique.

LAURE.

Politique ?

LAPÉRIÈRE.

Ces deux domaines qui se touchent étaient réunis autrefois dans la main de mes aïeux... la révolution les a séparés... de là, des servitudes, des droits contestés... Par ce mariage, je recompose le fief patrimonial, pour le transmettre à mon héritier mâle.

LAURE, *souriant.*

Cela me paraît un peu hasardé.

LAPÉRIÈRE.

Il y a surtout l'avenue des Piquets, qui me conviendrait bien !... Celui da nous deux qui se dédirait doit la perdre... Enfin la mérite de Mme Dercy a suffi pour me décider... J'ai rompu avec ma tante, à la mode de Bretagne, Mlle Judith, respectable personne que ja devais épouser... Touchans adieux ! J'y pensais encore quand j'ai rencontré monsieur... Mais tenez, madame, il est dans un état de mélancolie... alarmant !... sans doute par suite de vos rigueurs.

JOLIVET, *soupirant.*

Ah !

LAPÉRIÈRE.

En chemin j'avais beau lui parler de mille choses intéressantes... des actions de mes aïeux, des miennes... da mon avenue en litige, enfin des qualités de Mme Dercy, mon aimable future...

JOLIVET, *soupirant plus fort.*

Ah !

LAPÉRIÈRE.

Tenez, voilà maintenant son seul genre de conversation.

JOLIVET, *avec embarras.*

L'émotion... quand on n'est pas invité... la crainte de déplaire...

LAURE.

Il me semble que tout-à-l'heure, sur la route, je n'avais pas l'air bien sévère ?

JOLIVET.

Au contraire, vous étiez très-gaie... trop gaie... moi, cela me déconcerte, et... Mon Dieu, madame, si ma visite vous contrarie, je retourne à Paris.

LAPÉRIÈRE.

Comment ?

JOLIVET.

Par la malle-poste.

LAURE, *passant entre Lapérière et Jolivet.*

Non... cette docilité me désarme, et pour cette

fois, on vous pardonne, monsieur le bon apôtre.

Elle lui tend la main.

JOLIVET, *lui baisant la main.*

Oh! merci!

LAURE.

A une condition pourtant, à une condition bien formelle : c'est que pendant votre séjour dans ce château, vous vous renfermerez, vis-à-vis de Mme Dercy, dans les bornes de la plus froide politesse... pas un compliment, pas une galanterie.

JOLIVET.

Comment?

LAURE.

Je vous parle dans votre intérêt, et plus tard vous me remercierez. (*Le regardant avec anxiété.*) Mourir si jeune, ce serait dommage!

JOLIVET, *reculant.*

Mourir!

LAPÉRIÈRE.

Comment? mourir! qu'est-ce que vous dites?

LAURE, *jouant l'embarras.*

Ah! maladroite! j'oubliais qu'on m'a recommandé le secret.

JOLIVET.

Le secret?

LAPÉRIÈRE.

Sur quoi?

LAURE.

Ce n'est rien... une folie... je pensais à l'accident de ce pauvre M. Bondeuil.

JOLIVET.

Un accident!

LAPÉRIÈRE.

Quoi? qu'est-il arrivé? qu'a-t-il donc ce cher M. Boudeuil?

SCENE VI.

Les Mêmes, PATOU.

PATOU, *passe dans le fond en tenant une assiette de fruits; il répand à Lapérière en s'avançant entre lui et Laure.*

Merci pour lui, ça va mieux; on croyait d'abord qu'il n'en réchapperait pas.

LAPÉRIÈRE.

Qui?

PATOU.

M. Bourdeuil.... J'ai eu de ses nouvelles tout-à-l'heure.

LAPÉRIÈRE.

Il est malade?

PATOU.

Chut... au lit.

LAPÉRIÈRE.

Ah çà! c'est donc grave?

PATOU.

Je crois bien, le coup a été si fort!

JOLIVET.

Quel coup?

PATOU.

Le coup de pistolet.

JOLIVET.

Hein?

LAPÉRIÈRE.

Le coup de pistolet?

PATOU.

D'hier au soir... mais c'est sa faute; pourquoi qu'il se permet de dire des douceurs à madame?

LAPÉRIÈRE.

Lui! il a osé... et c'est pour cela?

PATOU.

Voilà l'affaire... dès qu'on fait une déclaration à madame, pan!... sans qu'on sache ni de qui, ni d'où... (*Mystérieusement.*) On assure... (de qui je tiens ça, je ne peux pas vous le dire) on assure que c'est un esprit qui est mort de chagrin, et qui garde rancune après décès... Mais je suis là, à m'occuper d'esprit, comme si ça me regardait... je vas à l'office.

LAPÉRIÈRE.

Qu'est-ce qu'il nous conte là, cet imbécile? pour qui nous prend-il?

JOLIVET.

Il est fou!

LAPÉRIÈRE.

Ah çà! je n'aime pas qu'on se permette... (*Le rappelant.*) Patou!

PATOU.

Ce qui est dit est dit.

Il sort.

SCENE VII.

LAPÉRIÈRE, LAURE, JOLIVET.

LAPÉRIÈRE.

Ce drôle-là! faire de pareils contes à un homme comme moi! Pardon, belle dame, il nous a interrompus; vous disiez?...

LAURE.

Je n'ai plus rien a vous dire; vous savez tout.

LAPÉRIÈRE.

Comment, nous savons tout? nous ne savons rien, si ce n'est une histoire de l'autre monde.

LAURE.

Justement... c'est là le secret que Mme Dercy avait confié à mon amitié : j'espère, messieurs, que vous m'aiderez à le garder.

LAPÉRIÈRE, *un peu inquiet.*

Ah çà! voyons, c'est unique! vous avez l'air de croire...

LAURE.

Je crois à ce que j'ai vu.

JOLIVET.

Vous avez vu quelque chose?

LAURE.

Une lettre autographe écrite, *in extremis*, par un amant exaspéré... une lettre effrayante, je vous assure, où la vengeance est invoquée, et la catastrophe... annoncée.

LAPÉRIÈRE, *et* JOLIVET.

La catastrophe?

LAURE.

Cette détonation que dix témoins ont entendue.

LAPÉRIÈRE.

Ici?

LAURE.

Ici, hier au soir, à propos d'un seul mot d'amour... vous m'en voyez encore stupéfaite.

LAPÉRIÈRE, *s'efforçant de rire.*

Ah! c'est charmant! Vous voulez effrayer ce pauvre Jolivet... car moi, vous savez si je suis à l'épreuve, prêt à tout braver... fût-ce le diable en personne... Mais vous ne prétendez pas, j'imagine, vous ne prétendez pas me faire croire qu'effectivement un coup de pistolet...?

LAURE.

Eh! non, vraiment! sans doute le hasard... Il faut supposer que dans le moment même où M. Bourdeuil se risquait, un chasseur, un braconnier... venant à passer près d'ici, aura tiré sur quelque pièce de gibier.

JOLIVET.

Voilà.

LAPÉRIÈRE, *respirant.*

A la bonne heure... je disais bien.

LAURE.

Ce n'est certainement pas au dix-neuvième siècle...

LAPÉRIÈRE.

Ah! ah! ça n'a pas le sens commun.

JOLIVET.

Ça n'a pas l'ombre du sens commun.

LAPÉRIÈRE.

Évidemment, c'est un braconnier.

LAURE.

Il n'y a qu'une difficulté, c'est que le parc est soigneusement gardé, et que, malgré les recherches les plus actives, les plus minutieuses, on n'a pu découvrir aucune trace du braconnier.

LAPÉRIÈRE.

Aucune trace?

LAURE.

Aucune.

LAPÉRIÈRE.

Diable! c'est fâcheux, parce que des esprits faibles...

LAURE.

Écoutez!... ah! c'est Mme Dercy.

JOLIVET, *à part.*

O mon Dieu! c'est elle! quel effet ça me produit!

AIR : *Fragment de Camilla.*

Comme je sens battre mon cœur!

LAURE, *à Jolivet.*

Qu'avez-vous?

JOLIVET.

Rien... c'est de la peur.

LAPÉRIÈRE, *à part.*

Quel trouble j'éprouve à mon tour!

LAURE, *à Lapérière.*

Qu'avez-vous?

LAPÉRIÈRE.

Rien... c'est de l'amour.

ENSEMBLE.

JOLIVET.

Mon cœur palpite,
Il bat plus vite;
Chacune excite
Nouvelle ardeur.
En leur présence,
Oui, je balance;
D'un double amour je n'ai pas peur.

LAURE, *regardant Jolivet.*

Son cœur palpite,
Il bat plus vite;
Ce qui l'agite
Est-ce la peur?
Elle s'avance:
En sa présence
De l'amour il doit avoir peur.

LAPÉRIÈRE.

Mon cœur palpite,
Il bat plus vite.
Fable maudite!
Récit menteur!
Elle s'avance;
En sa présence
Assurément je n'ai plus peur.

SCENE VIII.

LES MÊMES, Mme DERCY.

Mme DERCY, *à la cantonnade.*

Si l'on vient de la part du notaire, ne manquez pas de m'avertir.

JOLIVET, *à part.*

Je ne sais si c'est ce que vient de dire Mme de Revel, mais elle me semble plus jolie que jamais... Quel dommage que...

Mme DERCY.

Messieurs, je vous salue... Ah! monsieur Jolivet, c'est bien aimable à vous *.

JOLIVET.

Madame, certainement... le bonheur de revoir une personne aussi...

LAURE, *bas à Jolivet.*

Prenez garde.

JOLIVET, *se retournant.*

Hein!

LAURE, *bas.*

En voilà assez.

JOLIVET, *à part, en s'éloignant.*

Ah! c'est juste, j'oubliais... comme elle m'a regardé!... Elle a l'air bien moins moqueur que sa cousine.

Mme DERCY, *passant près de Lapérière.*

Qu'est-ce donc, monsieur Lapérière? vous paraissez inquiet, préoccupé?...

LAPÉRIÈRE.

Moi, madame?

Mme DERCY.

Oui, je vous trouve aujourd'hui je ne sais quel air soucieux.

LAPÉRIÈRE, *regardant autour de lui.*

C'est que je pensais à M. Bourdeuil, le notaire, qui se fait bien attendre.

Mme DERCY.

Il ne viendra pas.

LAPÉRIÈRE.

Ah! qu'est-ce qui le retient donc, ce pauvre M. Bourdeuil?

* Lapérière, Mme Dercy, Jolivet, Laure.

Mme DERCY.

Il est aux élections.

LAPÉRIÈRE.

Oh!

LAURE.

Chut!

Mme DERCY.

Connaissant votre impatience, je regrette d'être obligée de vous dire que la signature du contrat sera sans doute retardée de quelques jours.

LAPÉRIÈRE, *vivement.*

Comment donc, madame! ne vous gênez pas, je suis à vos ordres.

JOLIVET, *à part.*

Ce retard-là ne me fait pas de peine.

PATOU, *entrant et annonçant.*

M. Pontois.

Mme DERCY.

Je ne connais pas...

PATOU.

C'est de la part de M. Bourdeuil.

Mme DERCY.

Faites entrer.

PONTOIS, *bas à Patou en entrant.*

C'est bon, va-t'en!

Patou sort.

SCENE IX.

LES MÊMES, PONTOIS, *portant des papiers.*

PONTOIS, *saluant, et s'avançant vers Mme Dercy.*

C'est à madame Dercy que j'ai l'honneur de parler?

Mme DERCY.

Oui, monsieur.

PONTOIS.

Vous voyez en moi, madame, le premier clerc de M. Bourdeuil.

Mme DERCY.

Vous, monsieur?

PONTOIS.

Oui, madame; j'espère même avant peu acheter son étude, et lui succéder: il m'envoie aujourd'hui à sa place pour le contrat de mariage.

LAPÉRIÈRE, *à part.*

Diable de premier clerc!

JOLIVET, *à part.*

Il est bien pressé.

LAURE, *à Jolivet.*

Vous dites?

JOLIVET.

Rien.

PONTOIS, *à Mme Dercy.*

AIR: *L'Amour qu'Edmond a su me taire.*

A vos désirs il ne pouvait se rendre,
Et m'envoyant aujourd'hui près de vous,
Il m'a chargé de vous faire comprendre
Qu'il regrettait un devoir aussi doux;
Je l'avoûai, lisant mal dans son ame,
De son chagrin malgré moi je doutais;
Mais j'avais tort, car je vous vois, madame,
Et maintenant je comprends ses regrets.

Mme DERCY, *à part.*

C'est singulier, ce jeune homme que je crois avoir vu cet hiver dans le monde... lui, premier clerc de M. Bourdeuil!...

LAPÉRIÈRE.

Mon cher, un mot, s'il vous plait... c'est pour les articles?

PONTOIS, *remettant les papiers à Mme Dercy.*

Vous permettez, madame?

Mme Dercy fait un signe d'assentiment et va s'asseoir devant la table à droite; elle parcourt les papiers.

LAPÉRIÈRE, *sur le devant de la scène.*

Comment se porte votre patron... ce cher M. Bourdeuil?

PONTOIS, *mystérieusement.*

Mal, monsieur, très-mal... mais la crainte d'affliger Mme Dercy... vous comprenez.

LAPÉRIÈRE.

Parfaitement... Ah çà! tout ce qu'on dit... cette histoire... c'est donc, là... il y a donc quelque chose de positif.

PONTOIS.

C'est à confondre... il n'y a pas de raison qui tienne contre un fait aussi foudroyant!... et vous comprenez que le moral d'un homme en soit ébranlé.

LAPÉRIÈRE.

Parfaitement.

PONTOIS.

Eh! mais, est-ce que monsieur serait le futur?

LAPÉRIÈRE.

Oui, mon cher.

PONTOIS, *le regardant avec pitié.*

Ah!

LAPÉRIÈRE.

Plait-il?

PONTOIS, *saluant.*

Je vous en fais mon compliment... Vous désiriez me dire quelque chose en particulier; est-ce pour ajouter quelque disposition au contrat?... peut-être une donation entre-vifs ou par testament...

LAPÉRIÈRE.

Hein? qui est-ce qui vous parle de testament? Le voilà comme la vieille Judith...

Mme DERCY.

Monsieur Lapérière...

LAPÉRIÈRE.

Madame...

Mme DERCY.

Veuillez prendre la peine de passer dans le petit salon pour examiner ces papiers.

LAPÉRIÈRE.

Avec empressement. (*A part.*) C'est-à-dire, je ne me presserai pas... parce que je voudrais éclaircir, avant tout...

LAURE, *à Jolivet, qui suit des yeux tous les mouvemens de Mme Dercy.*

Mais que regardez-vous donc là?

JOLIVET.

Moi, je pensais...

LAURE.

Ah! vous pensiez... Monsieur Jolivet, cela finira mal. (*Elle va retrouver Mme Dercy.*) Nous vous laissons aussi... vous avez à parler d'affaires avec monsieur. (*A Jolivet.*) Venez-vous, Jolivet?

JOLIVET.

Avec empressement... (*A part.*) Dès que je pourrai m'échapper...

ENSEMBLE.

AIR *du Galop de Gustave.*

TOUS, *excepté Lapérière.*

Pour un amant
Quel doux moment!
Vraiment,
C'est un tableau charmant;
Quand on prépare avec éclat
La signature du contrat.

LAPÉRIÈRE.

Quel compliment
Pour un amant!
Vraiment,
Parler d'un revenant
Qui viendrait rompre avec éclat
La signature du contrat!

PONTOIS, *à part.*

Je vais rester seul avec elle.

LAPÉRIÈRE, *à part.*

Il ne faut pas moins, sur ma foi,
Qu'une chose surnaturelle
Pour vaincre un homme... comme moi.

JOLIVET, *à part.*

Saura-t-elle mieux me comprendre?

LAURE, *à part.*

J'aurai les yeux sur Jolivet.

LAPÉRIÈRE, *à part.*

A chaque instant je crois entendre
Partir un coup de pistolet.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Laure et Jolivet sortent par le fond. Lapérière sort par la porte du deuxième plan, à gauche.

SCÈNE X.

Mme DERCY, PONTOIS.

PONTOIS, *assis à la table de gauche.*

Ainsi, madame, vous entendez vous marier sous le régime de la communauté... article 1400 du Code civil?

Mme DERCY.

Oui, monsieur. (*Moment de silence; Pontois tire de sa poche un petit Code; continuant avec un peu d'embarras.*) Il n'y a pas long-temps que vous êtes chez M. Bourdeuil?

PONTOIS.

Quelques jours seulement... le sort me réservait cette affaire pour ma bienvenue.

Mme DERCY, *en riant.*

Mais au contraire, monsieur, je ne saurais trop admirer votre héroïsme... car vous ne pouvez ignorer ce qui s'est passé; je suis une personne à fuir... et vous osez suppléer M. Bourdeuil!

PONTOIS.

Je me risque... les yeux ouverts.

Mme DERCY.

Vous savez que je ne suis pas heureuse en notaires.

PONTOIS.

Vous peut-être, madame; mais eux!...

Mme DERCY.

Ah! prenez garde, vous suivez trop fidèlement les traditions du maître... mon persécuteur n'aime pas qu'on soit galant... et s'il vous entendait...

PONTOIS.

Il ne se fâcherait pas, j'en suis sûr, ou du moins ce serait bien injuste; car je ne suis ici qu'un écho fidèle de l'admiration que de son vivant il professait pour vous.

Mme DERCY, *avec surprise et intérêt.*

Vous l'auriez connu?

PONTOIS.

Oui, madame, et s'il faut vous le dire, ce fut moi, son ami, qui recueillis presque ses dernières volontés.

Mme DERCY.

Comment, monsieur!

PONTOIS.

J'étais alors à Paris, dans une autre étude... je vis les apprêts de son voyage... hélas! je ne pensais pas qu'il dût être si long!... Mais pardon, madame, je m'oublie... (*Ouvrant son livre.*) Chapitre II, voilà! L'article 1400 dispose...

Mme DERCY.

Pardon... Que vous dit alors M. Denneville?

PONTOIS, *se levant.*

Il me confia son désespoir: en vain je m'efforçai de combattre une passion qui me paraissait insensée... Je ne vous avais pas encore vue, madame. A mes raisonnemens bien inutiles, il ne répondait qu'en me parlant de vous, et de mille séductions qui l'avaient charmé... il me retraçait les moindres circonstances de la première rencontre... les lieux où il vous avait aperçue, la dignité de votre démarche... jusqu'à la parure que vous portiez, et lorsque enfin il vous sut libre, il osa espérer...

Mme DERCY.

Que me dites-vous là?

PONTOIS.

Sans doute, je vous importune, madame: je reviens à l'article 1400 du...

Mme DERCY.

Non, non, continuez, je vous en prie.

PONTOIS.

Parmi ses chagrins, le plus grand de tous était un remords... Et pourtant, me disait-il, je ne suis pas le plus coupable.

Mme DERCY.

Comment?

PONTOIS.

Pauvre jeune homme! on l'avait indignement abusé... Oui, quelqu'un, soit étourderie, soit malignité, avait su lui persuader que vous aviez distingué son amour... que vous en étiez touchée...

Mme DERCY.

Moi, c'est affreux! mais rien n'est plus faux, je vous assure, jamais je n'ai fait attention à lui.

PONTOIS.

Je le sais, madame, et vos rigueurs le lui ont bien prouvé.

Mme DERCY.

AIR : *Pour un soldat qui n'en a pas l'usage.*

Oui, j'en ai honte à présent, quand j'y pense,
Son sacrifice a droit de m'attendrir :
Il m'a donné jusqu'à son existence,
Et je ne puis lui rendre un souvenir.

PONTOIS.

En silence il a dû souffrir.
Voilà pourquoi sa jalouse colère
Avec tant d'éclat vous poursuit.
Pendant sa vie obligé de se taire,
Après sa mort, du moins, il fait du bruit.

Mme DERCY.

Je suis bien curieuse... Pardon, je voudrais avoir une idée de sa personne; ne pourriez-vous me la dépeindre?

PONTOIS.

Ses manières étaient celles d'un homme comme il faut... quant à sa figure... ni bien ni mal...

Mme DERCY.

Il n'avait pas l'air farouche... effrayant?...

PONTOIS.

Mais, non... une expression assez paisible... L'on prétend, du reste, qu'il me ressemblait un peu.

Mme DERCY.

Lui!.. (*A part.*) Je l'aurais remarqué.

PONTOIS.

Ah! si en effet cette ressemblance existait, vous concevez peut-être qu'il ait pu désespérer?

Mme DERCY, *étourdiment.*

Mon Dieu! on ne doit jamais désespérer.

PONTOIS, *avec chaleur.*

Ah! s'il m'était permis !..

Mme DERCY, *l'interrompant.*

Nous parlions de M. Denneville.

PONTOIS.

Denneville! Oui... comme on l'a remarqué souvent pour les personnes qui se ressemblent, les mêmes idées, les mêmes goûts nous rapprochaient, la même manière de sentir... mais lui, il rencontra le premier la bonté unie à la grâce, l'esprit accompagné de la modestie, une femme belle et aimable sans le savoir, sans vouloir le faire savoir aux autres; et à la première vue, il sentit qu'il l'aimait éperdument... Le malheureux! qui n'a su ni faire comprendre cet amour ni le faire partager!... Ce fut alors qu'un acte de désespoir!... Horrible idée!... Pardon, me voilà bien loin du sujet qui m'amenait près de vous... N'y a-t-il rien de changé, madame, au contrat de mariage?

Mme DERCY, *préoccupée.*

Mais non... rien.

PONTOIS.

Et vous désirez toujours... que sans retard...

Mme DERCY.

Mais je ne vois aucun prétexte... (*se reprenant*) aucune raison de le différer.

PONTOIS, *saluant.*

Il suffit, madame, vous allez être obéie.

AIR : *C'est à la cour.*

C'est un devoir, (*bis.*)
Lorsque l'on est clerc de notaire,
Ne rien sentir et ne rien voir,
Obéir d'abord et se taire :
C'est un devoir, (*bis.*)
Je vais accomplir mon devoir.

Il salue et sort par la porte du deuxième plan, à gauche.

SCENE XI.

Mme DERCY, *seule.*

C'est étrange! Quel effet ce langage a produit sur moi! Avec quel accent il m'entretenait de son malheureux ami!... Lui, premier clerc de notaire!... C'est pourtant lui que j'ai rencontré souvent au spectacle, au bal, au concert... à moins qu'il n'ait encore un autre ami qui lui ressemble! En vérité, depuis huit jours je ne sais plus dans quel monde je vis... Mensonge ou réalité, je ne suis plus en état de distinguer l'un de l'autre... Tâchons cependant de reprendre mon sang-froid... Que penserait-on?... Je n'aurais pas cru qu'il fût clerc de notaire!

Elle est assise à droite du théâtre.

SCENE XII.

Mme DERCY, JOLIVET.

JOLIVET, *entrant doucement par le fond, à part.*

Ce monsieur n'est plus là... Elle ne me voit pas... (*Haut.*) Madame... Elle ne m'entend pas.

En reculant il remue un fauteuil.

Mme DERCY, *tressaillant.*

Ah! vous ici, monsieur?

JOLIVET, *interdit.*

Pardon, madame, je venais chercher...

Mme DERCY.

Quoi donc?

JOLIVET.

Une ombrelle que Mme de Revel croyait avoir oubliée sur ce fauteuil.

Mme DERCY.

Je ne vois rien.

JOLIVET.

Ni moi. Elle se sera trompée apparemment.

Mme DERCY.

Apparemment. Vous n'allez pas la rejoindre?

JOLIVET.

Ah! madame, si vous permettiez...

Mme DERCY, *à part.*

Il veut me parler d'elle.

JOLIVET, *à part.*

O mon Dieu, si je pouvais trouver le premier mot!... Oh! le premier mot!

Mme DERCY.

Qu'avez-vous donc, monsieur Jolivet? Vous paraissez troublé.

JOLIVET.

Je le suis en effet... Le peu d'expérience... quand on sort du séminaire... Vous comprenez.

Mme DERCY.

Ne tremblez pas ainsi... Asseyez-vous.

JOLIVET.

Merci, je ne suis pas fatigué.

Mme DERCY.

Asseyez-vous... (*Jolivet vient s'asseoir auprès d'elle et reste quelque temps sans parler.*) Vous avez bien fait de renoncer à vos premiers projets... Une carrière plus vaste peut s'ouvrir pour vous... Le monde vous offrira plus d'attraits.

JOLIVET.

Oh! oui, madame, muré dans ma prison... dans mon tombeau devrais-je dire, je ne vivais pas, je ne respirais pas, je ne voyais rien, ni les bois, ni les prairies, ni l'azur d'un beau ciel... Si vous saviez, madame, combien j'ai souffert, et combien j'ai envie de me dédommager! Je suis libre à présent, je suis heureux! Tout ce que je vois m'étonne, tout ce qui m'entoure me charme! C'est un autre monde, une autre existence!... c'est de la joie, c'est du bonheur!... c'est de l'ivresse!...

Mme DERCY.

Eh! mais vous parlez assez bien maintenant; quel enthousiasme! et parmi tant de merveilles vous ne dites rien de ma cousine Laure, de celle qui vous a fait connaître un sentiment délicieux, et sans doute aussi nouveau pour vous.

JOLIVET.

Non, madame, ce sentiment n'était pas nouveau pour moi... déjà une femme avait fait battre mon cœur.

Mme DERCY.

Déjà... où donc?

JOLIVET.

Au séminaire.

Mme DERCY.

Une femme! au séminaire!

JOLIVET.

Oui, c'est là que mon ame s'ouvrit aux impressions les plus tendres, quand je restais des heures entières en extase devant l'image de ma sainte... c'était une sainte que j'aimais, madame, sainte Euphrasie! Placée dans notre salle de travail, elle m'avait embrasé d'un feu céleste, et chaque jour en la regardant, je me disais : Sans doute, là-bas, dans ce monde qui m'est inconnu, une femme pourrait se rencontrer qui me retracerait cette image adorée... Aussi, à peine sorti du cloître, je me suis mis à la chercher; et lorsque le hasard me fit connaître Mme Laure de Revel, mon cœur battit avec force comme devant le portrait de ma sainte; mais, je me trompais, madame, l'une avait un air doux et tendre, et l'autre un sourire un peu railleur; celle-là semblait me protéger, et celle-ci se moquer de moi, bientôt je m'aperçus à un nouveau battement de cœur que cette ressemblance que je cherchais existait ailleurs d'une manière bien plus prononcée.

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

D'un feu brûlant, d'un vif transport,
Aujourd'hui mon ame est atteinte.

Mme DERCY.

Comment! une troisième sainte!

JOLIVET.

Plus belle et plus divine encor!

Mme DERCY.

Par quelque vision nouvelle
Je m'aperçois que vos esprits
Chaque jour au ciel sont ravis.

JOLIVET.

Ah! c'est auprès de la plus belle
Que je me trouve en paradis,
Oui, je me crois en paradis.

Mme DERCY.

A peine dans le monde, déjà de l'inconstance!... cela promet. Et me direz-vous, monsieur, quand vous fîtes cette belle découverte?

JOLIVET, *baissant les yeux.*

Le jour où j'eus le bonheur de danser une contredanse avec vous.

Mme DERCY, *se levant.*

Moi!... n'achevez pas.

JOLIVET.

Et pourquoi me tairais-je plus long-temps? à présent que j'ai pris du courage, vous saurez mon secret, vous connaîtrez mon ame toute entière... Cette femme ou cette sainte que je prie, que j'invoque, que j'adore... c'est vous!

Un coup de pistolet part, Mme Dercy et Jolivet restent tous deux immobiles.

Mme DERCY.

Je me sens mourir.

JOLIVET, *tremblant.*

Sainte Vierge!

Mme DERCY, *hors d'elle-même.*

Que va-t-on penser? Eh bien! vous restez là!

JOLIVET.

Je... je ne peux pas bouger.

Mme DERCY.

Mais on vient.

JOLIVET.

Voulez-vous que je me cache?

Mme DERCY.

Y pensez-vous?

JOLIVET.

Non, je me sauve, mais de quel côté?... (*Il va à la porte du deuxième plan, à gauche.*) Ah! mon Dieu, par ici le jeune clerc...

Mme DERCY, *regardant au fond.*

Et Laure qui vient de ce côté!

JOLIVET.

Laure, dites-vous?

Mme DERCY.

Oui, monsieur, c'est elle.

JOLIVET, *courant à la fenêtre.*

Ah! cette fenêtre! dix pieds de hauteur; ma foi, tant pis, je me risque.

Il saute par la fenêtre.

Mme DERCY, *regardant à la croisée.*

Ah!

SCENE XIII.

Mme DERCY, LAURE, PONTOIS.

LAURE.

Ah! mon Dieu, que se passe-t-il donc? d'où vient ce bruit?

PONTOIS.

Qu'est-ce que c'est? qu'est-il arrivé?

Mme DERCY, *à part.*

Bon, toute la maison en révolution!... soyez donc discrets avec un tapage comme celui-là!

PONTOIS.

Vous serait-il survenu quelque accident, madame?

Mme DERCY.

Aucun, monsieur, aucun, je vous remercie.

LAURE.

Alors, tu vas nous apprendre quel est le soupirant assez téméraire pour braver les menaces de ton fantôme.

Laure sonne.

Mme DERCY.

Je ne sais ce que tu veux dire.

PONTOIS.

Mais ce coup de pistolet qui nous a tous effrayés...

Mme DERCY.

Un coup de pistolet?

LAURE.

Certainement, et il est impossible que tu ne l'aies pas entendu.

Mme DERCY.

Mon Dieu, non, je t'assure.

LAURE.

Par example! Et tu étais seule?

Mme DERCY.

Tu vois.

Laure sonne encore.

SCENE XIV.

LES MÊMES, PATOU.

PATOU, *se tenant la tête à deux mains.*

Aïe, aïe, ça crie vengeance... A quoi que l'on est exposé quand on ne pense à rien!

Mme DERCY.

Explique-toi, Patou; qu'est-ce que c'est?

PATOU.

C'est quelqu'un qui m'est tombé sur la tête, rien que ça!

PONTOIS.

Où donc?

PATOU.

Sous cette croisée.

Mme DERCY.

Je ne t'ai pas vu.

PATOU.

J'étais dans la cave, à moitié passé par le soupirail.

Mme DERCY.

Que faisais-tu là?

PATOU.

Moi?... je... j'étais en faction pour guetter l'esprit.

Mme DERCY.

Eh bien, qu'as-tu vu?

PATOU.

Je n'ai vu que de la fumée, puisqu'au lieu d'un esprit, c'était un corps qui a fait la courte échelle sur ma tête... ça m'a donné un éblouissement!... Quand je m'eus secoué un peu, le particulier était déjà dans la campagne.

Mme DERCY.

Tu es un sot.

PATOU.

Ce qu'est dit est dit.

LAURE.

Ah! si j'en crois mes soupçons...

Mme DERCY.

Des soupçons?

LAURE.

Je veux les éclaircir à l'instant même... M. Jolivet m'a quittée depuis un quart d'heure, je vais le rejoindre; il m'apprendra sans doute...

Mme DERCY.

Tu pourrais penser... ?

LAURE.

Que ce n'est pas pour rien que ton esprit nous a donné l'alerte. Ah! monsieur le tartuffe!... à nous deux maintenant.

Elle sort.

Mme DERCY, *à Patou.*

Patou, descendez au jardin, fermez la grille, et surtout la plus grande surveillance.

PATOU.

Ça suffit, madame.

Il sort.

Mme DERCY.

En plein jour, à présent!... si j'y conçois rien! Que dois-je penser? que dois-je faire?

SCENE XV.

PONTOIS, Mme DERCY.

PONTOIS, *avec un dépit joué.*

Il faut convenir qu'il est parfois des sacrifices qui demeurent bien stériles!

Mme DERCY.

Que voulez-vous dire, monsieur?

PONTOIS.

Pauvre Denneville! Tuez-vous donc par amour, et qu'ensuite un fait inconcevable, une espèce de prodige éclate en faveur de votre mémoire... eh bien! et l'amour, et la catastrophe, et le prodige, tout cela est méconnu, oublié, perdu.

Mme DERCY.

Oublié!... il n'y a pas de danger... il sait bien se rappeler lui-même... Mais, monsieur, qui a pu vous faire croire?...

PONTOIS.

La scène de tout-à-l'heure... un coup de pistolet part de ce côté, et vous seule n'y faites pas attention? un homme est aperçu santant par cette fenêtre, et pour vous seule il est invisible!...

Mme DERCY.

Monsieur

PONTOIS.

Ah! j'ai tort... Excusez-moi, madame, si le souvenir d'un infortuné, d'un ami, m'entraîne plus loin qu'il ne convient. Il vous aimait tant! Ah! si le ciel, pour le punir de sa folie, laisse vraiment à son ombre le pouvoir de vous entendre, votre indifférence doit être son plus grand supplice. Mais je m'aperçois que je suis indiscret, et je m'éloigne.

Il salue et se retire lentement.

Mme DERCY, *à part.*

Que va-t-il penser? (*Haut.*) Monsieur.

PONTOIS, *revenant.*

Vous me rappelez, madame?

Mme DERCY.

Oui, monsieur: bien que ma situation dans le monde soit indépendante, et que je ne doive compte de ma conduite à personne, cependant, par respect pour moi-même, par égard pour M. Lapérière, dont le prochain mariage vous occupe, je tiens à justifier toutes mes actions.

PONTOIS.

Ah! madame...

Mme DERCY, *vivement.*

Est-ce ma faute si tout-à-l'heure, sur un mot de simple galanterie prononcé par M. Jolivet, une détonation s'est fait entendre?

PONTOIS.

M. Jolivet?

Mme DERCY.

Et parce qu'en présence de Laure je n'ai pas voulu révéler le nom du coupable, blesser le cœur d'une amie, tout de suite on s'imagine que je m'intéresse à ce jeune homme... que je l'aime!

PONTOIS *vivement.*

Vous ne l'aimez pas?

Mme DERCY.

Pas plus que M. Bourdeuil, votre patron, à qui la même chose est arrivée.

PONTOIS, *avec entraînement.*

Que d'excuses je vous dois! Ah! madame, si vous saviez quels étaient mes tourmens, mes angoisses!

Mme DERCY.

Comment! vous, monsieur?

PONTOIS, *se reprenant.*

Toujours dans l'intérêt du défunt, madame.

Mme DERCY.

Ah! fort bien.

AIR: *Ainsi qu'aux jours de la chevalerie.*

Oui, ma conduite a pu sembler bizarre.

PONTOIS.

J'ai tout compris: pardonnez, j'avais tort.
Je suis heureux!

Mme DERCY.

Votre raison s'égare.
Heureux, pourquoi?

PONTOIS.

Je n'en sais rien encor.
Fou que j'étais! je conçois par moi-même
Qu'en vous voyant tout mortel soit charmé.
O mon ami! si tout le monde l'aime,
Qu'un autre au moins n'en soit jamais aimé,
Je ne veux pas qu'un autre en soit aimé!

LAPÉRIÈRE, *en dehors.*

Versez donc, Patou, versez encore.

PONTOIS.

Cette voix!

Mme DERCY.

Lapérière.

PONTOIS.

Il ne faut pas qu'il me trouve ici.

Mme DERCY.

Pourquoi ?

PONTOIS.

Seuls tous deux!

Mme DERCY.

Nous causons d'affaires.

PONTOIS.

Oh! non... non, je ne sais plus parler ce froid langage... d'autres idées, d'autres sentimens remplissent ma tête et mon cœur... je craindrais de m'oublier, et ma place n'est plus ici.

Il salue et sort.

SCENE XVI.

Mme DERCY, *seule.*

Comme il parle!... ce sont les manières, c'est tout-à-fait le ton d'un homme du monde... on dirait qu'il s'y mêle une sorte de raillerie... Je ne sais; mais le mystère qui m'environne commence à m'inspirer moins d'effroi... il n'y a rien de pire que d'être toute seule avec une idée fixe! Depuis que je suis entourée, depuis surtout que ce jeune homme me parle sans cesse de ce bizarre événement, il a presque réussi à m'en distraire... Il me vient même des doutes dont je ne saurais me rendre compte... Oh! j'éclaircirai... et ce Lapérière qui a tout entendu et qui ne vient pas, conçoit-on cela? Quel homme! Oh! si ce n'était la crainte d'un procès ou d'un éclat... mais le voici... la bonne idée! sa présence servira peut-être à m'éclairer .. Là, près de cette fenêtre que je ne quitterai pas des yeux, je veux qu'il me parle d'amour!... qu'une déclaration...

SCENE XVII.

Mme DERCY, LAPÉRIÈRE.

LAPÉRIÈRE, *tenant à la main un verre de liqueur dans lequel il trempe un biscuit.*

Depuis que j'ai déjeuné, tous les contes bleus de ce matin me paraissentd'un ridicule... Cependant il faut être prudent... On a beau avoir l'esprit fort... il y a de ces phénomènes qui confondent... Penser qu'un être invisible, pour quelques mots de galanterie...

Mme DERCY, *s'approchant.*

Eh bien!... qu'avez-vous donc?

LAPÉRIÈRE, *qui a tressailli.*

Rien... une précaution de santé... La commotion a été si forte...

Mme DERCY.

Prétendez-vous aussi avoir entendu un coup de pistolet?

LAPÉRIÈRE.

Si je l'ai entendu!... je l'ai encore dans les oreilles... et quel coup!...

Mme DERCY, *négligemment.*

Vous vous êtes trompé, monsieur, comme Laure, comme ce jeune clerc de notaire, comme tout le monde.

LAPÉRIÈRE.

En vérité, madame, pour n'avoir rien entendu, il fallait que vous fussiez sous l'empire d'une étrange préoccupation.

Mme DERCY, *d'un ton caressant.*

Est-ce donc à vous de vous en plaindre? et n'est-ce pas bien naturel? dans ma position, au milieu de tous ces apprêts... (*Elle le regarde tendrement.*) Ingrat!

LAPÉRIÈRE, *à part.*

Mon Dieu! où veut-elle en venir?

Mme DERCY.

Seriez-vous jaloux?... Tant mieux!... je verrais là une preuve de vos sentimens...

LAPÉRIÈRE, *à part.*

Quelle conversation dangereuse!...

Mme DERCY.

Eh bien! vous ne me répondez pas?...

LAPÉRIÈRE.

Ah! pardon! je suis d'une distraction!..

Mme DERCY.

Comme moi tout-à-l'heure; il y a de la sympathie entre nous... En vous voyant si pensif, si impatient, au moment de nous unir pour jamais, je m'en veux de n'être pas plus aimable... j'ai peur de mal répondre à tant d'amour... car vous m'aimez? n'est-ce pas?

LAPÉRIÈRE, *à part.*

Juste ce que je craignais! (*Regardant autour de lui.*) Personne ne viendra...

Mme DERCY, *allant s'asseoir à droite, près de la fenêtre.*

Allons, ouvrez-moi votre cœur...

LAPÉRIÈRE.

Il est impossible d'avoir plus de respect... plus de vénération... plus de... Oui, madame.

Mme DERCY, *riant.*

Du respect! c'est bien; mais ce n'est pas assez! de la vénération! c'est trop... à mon âge!...

LAPÉRIÈRE.

Ça ne peut pas nuire.

Mme DERCY.

Non; mais je voudrais encore trouver dans mon mari de....

LAPÉRIÈRE.

De l'amitié? (*A part.*) Oui, je puis aller jusque-là. (*Haut.*) Cette bonne et franche amitié, c'est le bonheur du ménage, c'est la paix... ça ne change pas!... voilà le... O amitié!

Mme DERCY.

Du respect! de la vénération! de l'amitié!...

LAPÉRIÈRE.

Du dévouement aussi...

Mme DERCY.

Que tous ces mots-là sont froids! (*D'un ton caressant.*) A la veille d'un mariage, Achille, ne connaissez-vous pas d'expression plus tendre?

LAPÉRIÈRE.

Mais...

Mme DERCY, *lui prenant le bras et se penchant sur lui.*

Cherchez bien... un mot seulement?

LAPÉRIÈRE.

Hum! il y a comme cela une foule de mots qui vous échappent.

Mme DERCY.

Rappelez vos souvenirs, vous me l'avez répété plus de cent fois.

LAPÉRIÈRE.

Moi!

Mme DERCY.

Dans vos lettres.

LAPÉRIÈRE.

Alors, une fois de plus ou de moins!... Si vous relisiez ma correspondance?...

Mme DERCY, *lui quittant le bras.*

Ah! c'en est trop! votre hésitation devient presque un outrage!... et je rougis d'une conduite que je suis obligée d'attribuer à la p....

LAPÉRIÈRE.

A la peur, peut-être? ah! ah! un homme comme moi, par exemple! (*Il va reprendre sur la table le verre de liqueur et le vide.*) Madame, la mort, l'affreuse mort, dût-elle me frapper à l'instant, je n'hésiterai pas à vous déclarer, madame, non, je n'hésiterai pas à vous répéter que j'ai pour vous... l'attachement le plus sincère... (*A part.*) Je n'ai rien entendu. (*Haut.*) L'affection la plus tendre... (*A part.*) Rien encore, c'est étonnant!

Mme DERCY.

De l'affection seulement?

LAPÉRIÈRE.

Je dirai plus encore, la tendresse la plus vive... (*A part.*) Rien!... Ah! ma foi...

Mme DERCY, *le regardant en face.*

Enfin, monsieur...

LAPÉRIÈRE.

Enfin, madame, ce que j'éprouve, ce que je ressens pour vous... c'est...

Mme DERCY.

C'est?... (*Lapérière lui parle bas à l'oreille.*) Je n'ai pas entendu.

LAPÉRIÈRE, *à part.*

Elle y met de la mauvaise volonté. (*Haut.*) Eh bien! madame, c'est...

Mme DERCY.

Achevez....

LAPÉRIÈRE, *impatienté.*

De l'amour.

Un coup de pistolet part; Lapérière, qui allait se mettre à genoux, tombe dans un fauteuil derrière lui.

Mme DERCY, *d'abord saisie, s'élance ensuite vers la fenêtre et se penche en dehors.*

Rien! rien! C'est pourtant bien là!... Ah! c'est trop fort!... à tout prix je saurai!...

Elle sort.

SCENE XVIII.

LAPÉRIÈRE, *seul.*

Ah! je me suis cru mort! Je suis peut-être blessé?... Non, rien; ah! c'est unique! j'ai senti comme un coup qui me répondait là... Quelle secousse!... (*Regardant autour de lui.*) Seul, seul dans cette chambre maudite! sauvons-nous... (*S'arrêtant.*) Me sauver... moi, un ancien capitaine de la garde nationale!... Sauvons-nous!... Un moment pourtant... voyons, voyons... Oh! quel trait de lumière! Ce brillant mariage que j'allais conclure, ce conte fantastique... l'acharnement que mettait Mme Dercy à tirer de moi ce diable de mot qui m'étranglait au passage... Capitaine Lapérière, vous êtes un sot... on s'est moqué de vous, capitaine. Un rival voulait vous éloigner... c'est clair. Je vois tout maintenant... Qui diable ça peut-il être?... (*Apercevant Jolivet.*) Jolivet, voilà mon homme! Ses soupirs de ce matin, son trouble à l'aspect de Mme Dercy... plus de doute!... c'est lui....

SCENE XIX.

LAPÉRIÈRE, JOLIVET.

Jolivet marche lentement, les bras croisés, son chapeau enfoncé sur les yeux : il semble réfléchir profondément.

JOLIVET, *à lui-même.*

J'ai bien fait de prendre l'air; ça m'a calmé. Plus j'y songe, et moins je puis admettre qu'un fantôme... On m'a cru superstitieux à cause de mon premier état, et l'on aura voulu rire à mes dépens... (*L'apercevant.*) Lapérière!...

LAPÉRIÈRE, *à part.*

Je l'attends de pied ferme.

Il va s'asseoir dans le fauteuil à droite.

JOLIVET, *à part.*

Lui seul était intéressé : je gagerais que c'est lui!

Il va s'asseoir dans le fauteuil à gauche. Tous deux restent quelque temps sans parler; ils se jettent des regards menaçans, puis se tournent le dos. — Jeu de scène.

LAPÉRIÈRE, *haut, avec intention.*

Il y a des plaisanteries de bien mauvais goût!

JOLIVET, *de même.*

Il y a des mystifications que l'on croit sans doute fort piquantes!

LAPÉRIÈRE.

Employer un stratagème si grossier!

JOLIVET.

Recourir à des inventions si puériles! Se faire passer pour un esprit!... un esprit malin encore!

LAPÉRIÈRE.

On croit donc avoir affaire à des... imbéciles?

JOLIVET.

On juge donc les autres d'après soi-même?

LAPÉRIÈRE, *se levant.*

Monsieur Jolivet!...

JOLIVET.

Monsieur Lapérière!...

LAPÉRIÈRE.

En fait d'intrigue...

JOLIVET.

En fait de ridicule...

LAPÉRIÈRE.

Vous êtes un écolier!

JOLIVET.

Vous êtes mon maître!

LAPÉRIÈRE, *éclatant.*

Monsieur Jolivet!...

JOLIVET.

Monsieur Lapérière!...

LAPÉRIÈRE.

Vous me rendrez raison!

JOLIVET.

Quand vous voudrez.

Il va pour sortir.

LAPÉRIÈRE.

Hein?...

JOLIVET.

Allons, voyons!...

LAPÉRIÈRE, *arrêtant Jolivet.*

Un instant, (*A part.*) Ce petit séminariste est vif comme la poudre!

JOLIVET.

Pourquoi nous arrêter?

LAPÉRIÈRE.

Avant de s'égorger on s'explique.

JOLIVET.

Au fait, pourquoi m'avez-vous provoqué?

LAPÉRIÈRE.

Parbleu, pour le coup de pistolet que vous m'avez tiré à bout portant.

JOLIVET.

Moi! allons donc! est-ce que je sais lâcher une détente? ça n'entrait pas dans mon éducation.

LAPÉRIÈRE.

Quoi! vraiment?

JOLIVET.

Je n'ai jamais manié d'arme d'aucune espèce.

LAPÉRIÈRE.

Jamais?

JOLIVET.

Parole d'honneur!

LAPÉRIÈRE, *hardiment.*

Sortons, monsieur.

JOLIVET.

Plait-il?

LAPÉRIÈRE.

Vous m'avez insulté, sortons! Je vous laisse le choix des armes.

JOLIVET, *l'arrêtant.*

Un moment! allons, un moment! à mon tour, je veux qu'on s'explique...

SCENE XX.

LES MÊMES, Mme DERCY *et* LAURE.

LAURE. *

Oui, ma chère amie, je te répète encore que j'ai surpris ce jeune homme en contemplation devant ton portrait, absolument comme un amoureux.

LAPÉRIÈRE.

Comment! encore un?

LAURE, *à Lapérière et Jolivet.*

Oui, messieurs, ce jeune clerc...

Mme DERCY.

Allons donc! quelle folie!

JOLIVET.

Eh! mais je me rappelle... oui, madame, tout-à-l'heure dans le parc, je l'ai vu qui se promenait à grands pas en soupirant, et les yeux fixés sur cette fenêtre.

Mme DERCY.

Vraiment!

LAPÉRIÈRE.

Et moi, j'ai remarqué son trouble pendant qu'il rédigeait les articles.

LAURE, *à Mme Dercy.*

Je te conseille de le congédier.

JOLIVET.

Oui, qu'il parte!

LAURE, *à Jolivet.*

On ne vous demande pas votre avis.

LAPÉRIÈRE.

Et qu'il emporte le contrat! Je ne veux plus avoir affaire à lui, ou morbleu...

LAURE.

Un clerc de notaire!

LAPÉRIÈRE.

Se permettre...

* Jolivet, Laperière, Laure, Mme Dercy.

JOLIVET.

Quel scandale !

Mme DERCY, *à part.*

Tous contre lui ! Pauvre jeune homme ! (*Haut.*) Non, tout cela n'est pas possible, et je ne puis croire...

SCENE XXI.

LES MÊMES, PONTOIS.

PONTOIS, *qui est entré pendant la scène précédente.*

Croyez-le, madame, car c'est la vérité.

Mme DERCY.

Qu'entends-je?

PONTOIS.

Et c'est en présence de tout le monde, de M. Lapérière lui-même, qu'un aveu complet...

Mme DERCY, *vivement.*

Ah ! partez, monsieur, partez vite.

LAPÉRIÈRE.

Assez, mon cher, assez !

PONTOIS.

Quoi ! madame, vous refusez même d'apprendre que je ne suis pas ce que je parais être?

Mme DERCY.

Comment !

PONTOIS.

Que ce contrat de mariage n'était qu'un prétexte pour m'introduire ici?

LAPÉRIÈRE.

Comment? mon contrat de mariage!

PONTOIS.

Oui, monsieur, et que, possesseur d'un nom et d'une fortune honorables, mon seul désir est de la mettre aux pieds de celle qui daignerait m'accueillir avec indulgence et bonté.

Mme DERCY, *à part.*

Ah ! j'en étais bien sûre.

LAPÉRIÈRE, *à part.*

Est-ce qu'il voudrait aussi se risquer?

LAURE, *bas à Pontois.*

Prenez garde, souvenez-vous de M. Bourdeuil.

Mme DERCY, *de même.*

De grâce, monsieur, pensez au danger.

PONTOIS.

Ce coup de pistolet! je n'en ai nulle frayeur, je vous jure, et quand il serait vrai... Mais non, j'ai tout deviné.

Mme DERCY.

Deviné! quoi?

PONTOIS.

Que ce bruit qui éclate dès que le mot *j'aime* vous est adressé, n'est qu'un jeu, une adroite invention.

Mme DERCY.

Il se pourrait...

PONTOIS.

De votre part, madame.

Mme DERCY.

De ma part?

LAPÉRIÈRE.

Bah !

PONTOIS.

Oui, pour écarter des hommages, pour vous épargner l'aveu d'un sentiment auquel vous ne voulez pas répondre.

JOLIVET.

Serait-il vrai ?

Mme DERCY, *à Pontois.*

Tenez, monsieur, lisez et voyez si c'est moi:

Elle lui remet la lettre.

PONTOIS, *lisant.*

Oui, c'est bien la main de Denneville. Et cette menace... que vois-je?... « S'il est aimé, il mourra ! » Ah ! madame!...

Mme DERCY.

Monsieur, monsieur, je vous défends positivement.

PONTOIS.

O ciel ! y songez-vous?... Me défendre de parler en ce moment, n'est-ce pas avouer que vous craignez pour mes jours? et si j'ose vous avouer que depuis bien long-temps...

Mme DERCY, *lui mettant la main sur la bouche.*

Ah ! taisez-vous ! taisez-vous !

PONTOIS.

Vous tremblez, vous pâlissez ! il y a donc du danger pour moi?... Ah ! vous m'aimez, vous m'aimez, madame, et dussé-je être frappé sur-le-champ...

LAPÉRIÈRE, *se mettant derrière Jolivet.*

Ah! mon Dieu !

JOLIVET, *le tenant par son habit.*

Tenez-moi bien.

PONTOIS.

Vous entendrez l'aveu de mon amour... Je vous aime, oui, madame, je vous aime.

Le coup de pistolet part.

TOUS.

Ah !

Lapérière et Jolivet se renversent sur les meubles, et Laure accourt près de Mme Dercy, qui est tombée sur le fauteuil.

PATOU, *en dehors.*

Oh ! là ! là * !...

PONTOIS, *indiquant qu'il n'est pas atteint.*

Rien.

Mme DERCY, *courant à lui.*

Vous n'êtes pas atteint ? Ah ! j'ai bien cru...

PONTOIS.

Que dites-vous ?...

AIR : *Au temps heureux de la Chevalerie.*

Vous m'aimez donc, ô ciel !

Mme DERCY.

Si je vous aime !...

Comment alors existez-vous encor ?...

PONTOIS.

Ces mots charmans prononcés par vous-même,

* Sur le cri poussé par Patou, Lapérière, Jolivet et Laure peuvent sortir, et rentrer avec lui après le couplet.

N'en doutez-pas, m'auraient donné la mort ;
Oui, cet aveu que seul j'ai su comprendre,
Votre fantôme, en consultant son cœur,
Prévoyait bien qu'on ne pourrait l'entendre
Sans expirer de joie et de bonheur !

Il tombe aux pieds de Mme Dercy.

SCENE XXII.

LES MÊMES, PATOU, *la figure et les mains toutes noires.*

PATOU.

Aïe! aïe! pour le coup, c'est affreux, c'est abominable!... Je réclame une pension!...

LAPÉRIÈRE.

Hein? qu'y a-t-il? C'est le diable!

LAURE.

Comme il est arrangé!

PATOU, *à Pontois.*

J'étais sûr que ça finirait mal... oui, monsieur avec vos belles inventions.

Mme DERCY, *effrayée.*

Qu'est-ce donc? Il est blessé?

PONTOIS.

Non! ce n'est rien... un peu de poudre...

PATOU.

Le paquet a pris feu, et moi aussi; mais comme je vous le disais, je réclame une pension pour le reste de mes jours.

Mme DERCY.

Que dis-tu? c'est donc toi qui as tiré?

PATOU.

Par le soupirail, d'après les ordres de M. Denneville.

TOUS.

Denneville!

Mme DERCY.

Il existe!

PONTOIS.

Pour vous consacrer sa vie.

Mme DERCY, *à Pontois.*

Vous? Ah! j'aurais dû vous deviner!

LAURE.

Et moi qui l'ai cru mort par amour!... Ah! monsieur Denneville, que de tourmens vous nous avez causés!

DENNEVILLE.

Mon excuse est dans ceux que j'ai soufferts!

LAPÉRIÈRE.

Je disais aussi!... C'est ce M. Jolivet, avec ses frayeurs...

JOLIVET.

C'est plutôt vous avec les vôtres.

DENNEVILLE, *à Lapérière.*

Si par hasard, monsieur, la plaisanterie n'était pas de votre goût...

LAPÉRIÈRE.

Au contraire, elle est de très-bon goût... d'autant plus que le dédit vient de madame.

Mme DERCY.

Oui, j'ai perdu l'avenue... mais j'y gagne.

JOLIVET.

Je retourne au séminaire...

LAURE.

Pour faire pénitence? Restez, je m'en charge.

JOLIVET.

Ah! madame, que vous êtes bonne!

PATOU, *à Mme Dercy.*

Et moi, madame, aurai-je ma grâce?

Mme DERCY.

Demande-la à ton maître.

PATOU.

Je l'ai déjà! ce qu'est dit est dit!

LAPÉRIÈRE.

Et moi je retourne à ma vieille Judith: au moins suis-je bien sûr de ne pas trouver auprès d'elle *l'ombre d'un amant.*

CHOEUR FINAL.

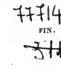
AIR :

De cette étrange fable
Il faut rire à présent ;
Rien n'est moins redoutable
Que l'ombre d'un amant.

Mme DERCY, *au public.*

AIR.

Ce qui me plaît à l'instant doit périr !
Si je disais que j'aime cet ouvrage,
Au coup mortel je craindrais de l'offrir ;
A prononcer pour moi, messieurs, je vous engage.
Quand l'auteur tremble en ce moment fatal,
Ah! daignez faire éclater, je vous prie,
Au lieu du terrible signal,
Un autre bruit qui lui rendrait la vie.



FIN.



PARIS — IMPRIMERIE DE Ve DONDEY-DUPRÉ,
rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.

LES

OISEAUX DE BOCACE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SAINT-YVES ET DELÉRIS.

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre Saint-Marcel, le 7 novembre 1839.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE,

SÉBASTIEN, voyageur	MM. Léon.
TRIPTOLÈME, *Idem*	Kopp.
BRÉSILIA, jeune prêtresse du Soleil	MMes. Mina.
INES, *idem.*	Gabrielle.
PAQUITA, *idem.*	Élisa Daroust.
ROSINE, *idem.*	Jenny.
LEONARDE, négresse	Delaporte.
PREMIER MATELOT	MM. Fosel.
DEUXIÈME MATELOT	Dolet.
Matelots et jeunes filles.	

La scène se passe sur les côtes du Brésil.

Un grand parc; au fond, la mer et des rochers. Sur le devant, à droite, une volière, dont la moitié se perd dans la coulisse; à gauche des bancs de verdure; un hamac suspendu entre deux arbres.

SCÈNE I.

BRÉSILIA, INÈS, PAQUITA, ROSINE, autres jeunes filles.

(Au lever du rideau, Brésilia se balance dans le hamac; quelques jeunes filles font la chasse aux papillons avec des filets; d'autres tressent divers ouvrages en plumes. La volière est vide, et la porte en est ouverte.)

CHOEUR.

Air : *Mon Dieu! pour un vieillard!* (Le Démon de la nuit.)

Sous ce climat aimable et doux,
Que la vie est calme et facile!
Tressons les fleurs qu'en cet asile
Le ciel fait éclore pour nous.

INÈS, courant après un papillon.

Maudit papillon!... Il m'échappe toujours...

PAQUITA, tressant des plumes.

Voilà mon ouvrage qui avance... Voyez comme toutes ces plumes de colibri forment de belles couleurs!

ROSINE.

Et moi!... Voyez donc comme ce bandeau sera gracieux dans des cheveux blonds.

BRÉSILIA, soupirant.

Oh! oui!...

INÈS.

Eh bien? Brésilia, voilà encore que tu soupires?

PAQUITA.

Comme hier!...

ROSINE.

Comme toujours!...

INÈS.

En vérité, je ne te comprends pas! Tu recherches la solitude... tu es triste... tu parles seule... On dirait qu'il te manque quelque chose?...

BRÉSILIA.

Quel désir pourrais-je former?... Notre naissance ne nous assure-t-elle pas tous les biens? Nous, descendantes privilégiées des prêtresses du Soleil, vouées à la solitude qui, dit-on, est le bonheur, et élevées dès notre plus tendre enfance dans cette retraite, dont aucune de nous n'est

jamais sortie, notre pensée peut-elle s'élancer au-delà de cette mer qui est devant nous, et de ces grands murs qui nous protégent de tous côtés contre les bêtes féroces, si nombreuses au Brésil?

INÈS.

Oh! pour moi, je serais bien fâchée de quitter jamais cette maison, en dehors de laquelle il n'y a pour nous que piéges et embûches... comme dit notre supérieure...

PAQUITA.

Oh! c'est bien vrai... D'ailleurs, est-il rien de comparable à l'existence que nous menons ici?...

INÈS.

Courir après des papillons...

ROSINE.

Attraper des oiseaux...

PAQUITA.

Cueillir des fleurs...

BRÉSILIA, avec un soupir.

Tout cela est bien gentil... mais...

PAQUITA.

Mais...?

BRÉSILIA.

Je fais des rêves depuis quelque temps...

TOUTES, s'approchant.

Des rêves..?

BRÉSILIA.

Oui... il me semble qu'il y a autre chose dans la nature que des papillons, des oiseaux et des fleurs.

ROSINE.

C'est impossible...

INÈS.

Notre supérieure nous l'aurait dit...

BRÉSILIA, au milieu d'elles.

Peut-être.

TOUTES.

Comment?

BRÉSILIA.

Pauvres jeunes filles que nous sommes! si l'on nous trompait....

PAQUITA.

Dans quel but?

BRÉSILIA.

Mais afin de ne pas nous exposer à regretter un monde dont le sort nous exile à jamais.

INÈS.

C'est vrai... Mais enfin qui peut te faire supposer?...

BRÉSILIA.

Écoutez... C'est un secret au moins...

TOUTES.

Un secret!... Parle vite...

BRÉSILIA.

Eh bien!... figurez-vous qu'il y a six jours, je venais comme d'habitude pour donner à manger à cet oiseau confié à mes soins... lorsque j'aperçus là, sur ce hamac, notre gardienne, madame Léonarde, qui faisait sa sieste...

INÈS.

Madame Léonarde?... Cette vilaine négresse, si méchante, si acariâtre!... Ah! que je la déteste!

TOUTES.

Et moi... et moi...

BRÉSILIA.

Elle dormait du plus profond sommeil; mais auprès d'elle était un livre ouvert...

TOUTES.

Un livre?

BRÉSILIA.

Vous savez qu'on nous en laisse bien peu et tous si ennuyeux... J'y jetai d'abord un coup d'œil... je savais bien que je faisais mal... mais impossible de résister à la tentation... C'était un livre de contes... Oui, ça s'appelait les contes de Bocace... et savez-vous ce que j'y lus?...

TOUTES.

Quoi donc?...

BRÉSILIA.

Il y a de drôles de choses dans la nature, allez, outre les oiseaux et les chats... il y a des hommes...

INÈS.

Des hommes? .. Qu'est-ce que c'est que ça?...

BRÉSILIA.

Eh bien!... ce sont... des hommes, et nous, nous sommes des femmes... c'est-à-dire... que les hommes... Enfin, je ne sais pas au juste; mais il y en a de très-aimables, qui parlent presque autant que nous, et très-bien... et puis, ils passent leur vie à faire tout ce que nous voulons...

TOUTES.

Oh! que c'est gentil!

BRÉSILIA.

Et ce n'est pas tout.

AIR: *une Députation*. (Loïsa Puget.)

A nos désirs jamais rebelles,
De nos regards toujours jaloux,
Ils disent que nous sommes belles,
Et que tout plaisir vient de nous.
Notre voix calme leur souffrance,
Elle fait palpiter leur cœur;
Pour eux, nous voir, c'est l'espérance;
Nous entendre, c'est le bonheur.

TOUTES, très-vite.

Oh! que c'est joli... parle donc, dépêche-toi vite;
Que ce livre est beau! qu'il est instructif! amusant!
Mais ce n'est pas tout... hâte-toi, dis-nous-en la suite,
Que font-ils encore? oh! mais parle donc, l'on t'attend.

BRÉSILIA.

Ils nous disent: « Je vous adore,
« Oh oui! ma vie est toute à vous,
« Répondez-moi, je vous implore... »
Ils se jettent à nos genoux;
Tous leurs regards sont pleins de flamme,
Puis ils embrassent notre main,

Et nous jurent que dans leur âme
L'amour n'aura jamais de fin...

TOUTES.

Oh ! que c'est joli... parle donc, dépêche toi vite ;
Oh ! que c'est joli ! Quoi ! le livre dit tout cela ?
C'est de mieux en mieux. Hâte-toi, dis-nous-en la suite,
Un homme ? qui donc jamais vers nous en enverra ?

BRÉSILIA.

Ensuite... (Elle garde le silence.)

INÈS.

Eh bien... tu t'arrêtes au plus beau moment.

BRÉSILIA.

Hélas ! j'en étais là quand madame Léonarde s'est réveillée.

TOUTES.

Quel dommage !

BRÉSILIA.

N'est-ce pas ?

(*Reprenant l'air.*)

Cet accident vous désespère,
Le livre peut mentir, hélas !...
Prions le ciel qu'il nous éclaire,
Mais c'est trop beau ! je n'y crois pas.

TOUTES.

Cet accident nous désespère, etc.

ROSINE.

Eh vite ! voici madame Léonarde.

PAQUITA.

Remettons-nous au travail.

BRÉSILIA.

C'est ça, pour qu'elle ne soupçonne rien.

INÈS.

La voilà.

(Elles sont toutes dans la même position qu'au lever du rideau.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONARDE, elle apporte à manger à l'oiseau.

LÉONARDE.

Oh ! oh ! mesdemoiselles, vous voilà bien tranquilles ; vous disiez sans doute quelques méchancetés ?...

INÈS, entre ses dents.

Ça vaut mieux que d'en faire...

LÉONARDE.

Plaît-il ?... petite raisonneuse !... Et vous, mademoiselle Brésilia, au lieu de vous dorloter ainsi, vous feriez mieux de songer à vos devoirs...

BRÉSILIA.

Qu'avez-vous donc à me reprocher, madame ?

LÉONARDE.

Et l'oiseau de madame la supérieure, que vous oubliez... Si elle était ici, vous auriez beau jeu... Un si joli oiseau ! qui chante et qui parle mieux que vous toutes ensemble.

PAQUITA.

Oui, mais il dit toujours la même chose.

LÉONARDE.

Il y a des choses, mesdemoiselles, qu'on ne peut répéter trop souvent. (A Brésilia.) Vous ne pensez seulement pas à lui donner à manger ; il faut que je songe à tout.

BRÉSILIA.

Le fait est que j'avais tout-à-fait oublié cette pauvre bête... Qu'est-ce que vous lui apportez ?

LÉONARDE.

Du sucre, des jaunes d'œufs et des confitures... Allons, laissez-moi... Je suis étonnée qu'il ne s'impatiente pas. (Voyant la cage ouverte.) Ah ! miséricorde !

INÈS.

Qu'est-ce donc ?

LÉONARDE.

La porte de la cage qui est ouverte...

TOUTES.

O ciel !

LÉONARDE, qui est entrée et a déposé ce qu'elle tenait.

Petit... petit... Il ne répond pas... Mon mimi... mon chéri... Il n'y est plus ; il est envolé.

TOUTES.

Est-il possible !

LÉONARDE.

Que va dire la supérieure ?... Et c'est vous, mademoiselle Brésilia, qui êtes cause de cet événement irréparable... Si je ne me retenais... (Elle la menace.)

TOUTES.

Oh ! madame...

LÉONARDE.

Taisez-vous, mesdemoiselles, vous êtes toutes coupables ; mais tenez, le ciel se charge de votre punition. (En effet, le ciel s'est couvert ; le tonnerre gronde, des éclairs sillonnent l'horizon.)

BRÉSILIA.

Quel affreux orage !

LÉONARDE.

Cela ne m'étonne pas.... après une pareille faute !.. car vous sentez bien que cela n'est pas naturel ; pour que le soleil se cache ainsi, il faut que l'une de ses prêtresses ait commis quelque bien gros péché.

INÈS, bas à Brésilia.

Le livre !...

BRÉSILIA, de même.

Oh ! tais-toi...

CHOEUR.

AIR *nouveau* (de M. Artus).

Voyez, le vent en furie
Se déchaine contre nous !
C'est le ciel qui nous châtie ;
D'où peut venir son courroux ?

LÉONARDE.

Pour quelque crime abominable

Contre une d'entre nous le ciel est irrité !
Mais je connaîtrai la coupable.

AGÉSILA, à part.

Ah ! combien je maudis ma curiosité !

Reprise.

Voyez, le vent, etc.

(L'orage redouble, le tonnerre éclate, elles se sauvent toutes en poussant des cris.)

SCÈNE III.

SÉBASTIEN, TRIPTOLÈME. Ils arrivent tout mouillés, SÉBASTIEN porte un accordéon en sautoir ; Triptolème, un grand cordon de bouteilles de cirage.

SÉBASTIEN, paraissant sur les rochers.

Ouf !...

TRIPTOLÈME.

Aide moi donc à grimper. (Sébastien lui donne la main.) Ah ben ! ah ben...

SÉBASTIEN.

En voilà un de temps ! Expatriez-vous donc, dans le but utile d'importer les arts dont vous êtes doués dans un monde nouveau ! Vous êtes jetté par la tempête sur une côte hérissée d'affreux bancs de sable et de rochers épouvantables ; vous débarquez à la nage, et voilà tous vos projets dans l'eau...

TRIPTOLÈME.

C'est ta faute aussi ; pourquoi as-tu voulu quitter le navire, et monter dans cette maudite barque ?

SÉBASTIEN.

Triptolème, tu raisonnes comme une poule mouillée... J'avais envie de donner un concert sur cette plage, à l'instar de Musard.

TRIPTOLÈME.

C'est ta musique qui a fait pleuvoir... Mais où sommes-nous ? je te le demande?...

SÉBASTIEN.

Est-ce que je sais ?... peut-être chez les Hottentots... Ou bien au Canada... au reste je me moque de çà comme... de Colin Tampon... j'ai sauvé mon instrument. (Il montre son accordéon).

TRIPTOLÈME.

Et moi ! c'est-il heureux que j'aie eu l'idée d'attacher autour de mon individu les échantillons de mon cirage caout-chouc, cet admirable cirage qui teint en noir d'ébène, rien que par l'odeur... Mais à présent, comment propager cette sublime découverte ?... qu'on me rattrape à voyager..

AIR : *de Madame Favart.*

Ainsi, dans un pays sauvage
Où les hommes marchent nu pié,
Je débarque avec du cirage...
N'est-ce pas à faire pitié ?
Pour braver la mer en furie
Et du ciel connaîtr' les rigueurs,
Ru' des Lombards, ô ma patrie,
Ai-je pu quitter tes douceurs !

Oh ! qu'il fait froid... brrr !...

SÉBASTIEN, de même.

Brrr...

TRIPTOLÈME.

Sébastien...

SÉBASTIEN.

Triptolème...

TRIPTOLÈME, grelotant.

Brrrr....

SÉBASTIEN.

Je suis de ton avis.... O feu sacré des arts, réchauffe-nous !..

TRIPTOLÈME.

J'aimerais mieux le plus mince des fagots... si seulement on avait de quoi se sécher ici ! (Ils ôtent leurs habits) Ah ben oui ! je suis sûr que ce pays ne produit pas de chemises.

SÉBASTIEN.

Bah ! voilà le soleil qui revient... Soleil, brillant soleil, non, tu n'as pas ton pareil !...

TRIPTOLÈME.

Mais vois-donc ces plumes si bien arrangées ! c'est comme dans la rue Saint-Denis...

SÉBASTIEN.

C'est ma foi vrai, on dirait d'un manteau à l'espagnole...

TRIPTOLÈME.

Si je m'en revêtais ?...

SÉBASTIEN.

Revêts-t'en : ça ira à ta physionomie...

TRIPTOLÈME, s'habillant avec les plumes.

Tu crois ? Il n'y a qu'une chose que je redoute... c'est un rhume de cerveau... avec ça que ma casquette a disparu au milieu de la bourrasque...

SÉBASTIEN.

C'est que ce maudit soleil devient horriblement gênant... Attends ! (Il prend des plumes.) ça va me faire une coiffure charmante, comme à l'Opéra... et si j'y ajoute une cravate...

TRIPTOLÈME, achevant de s'habiller avec les plumes.

C'est fait ! (Il a un manteau de plumes ; ses bras et ses jambes sont nues, et il a toujours son cirage en baudoulière.)

TOUS DEUX, s'examinant.

Oh ! c'te tête !...

SÉBASTIEN.

J'en ai vu chez Musard, qui n'avaient pas l'air plus sauvage que toi.

TRIPTOLÈME.

Toi ! tu ressembles furieusement à un perroquet...

SÉBASTIEN.

Et toi, je ne dirai pas à quoi tu ressembles.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Mais chez mon pèr', je m'en souvien,
On aimait tendrement les bêtes :
Triptolème, tu le sais bien,
Toi qui fus de toutes nos fêtes.
Perroquet, angora, carlin,
Vivaient tous, chez nous, sans castille ;
Aussi quand j' vois ton air serin,
Ça me rappelle ma famille.

TRIPTOLÈME.

Je suis flatté... Mais il faut pourtant savoir où nous sommes ; je vais monter sur un arbre, pour examiner le pays...

SÉBASTIEN.

C'est ça, montons à l'arbre. (Ils montent sur des arbres.)

SÉBASTIEN.

Triptolème ?...

TRIPTOLÈME.

Sébastien...

SÉBASTIEN.

Ne vois-tu rien venir ?

TRIPTOLÈME.

Je vois la terre qui verdoie...

SÉBASTIEN.

Et moi la poussière qui...

TRIPTOLÈME, s'écriant.

Ah ! mon Dieu !

SÉBASTIEN.

Que c'est bête... tu as manqué de me faire tomber.

TRIPTOLÈME.

Je vois un habitant femelle...

SÉBASTIEN.

Une femme ! nous sommes sauvés...

TRIPTOLÈME.

C'est une négresse ! nous sommes perdus !...

SÉBASTIEN.

Pourquoi ?

TRIPTOLÈME.

J'ai lu dans M. de Buffon que les nègres sont des anthropophages.

SÉBASTIEN.

Laisse donc !

TRIPTOLÈME.

A preuve que j'en ai vu un à Paris, qui mangeait des cailloux...

SÉBASTIEN.

S'ils sont anthropophages... ils sont capables de nous manger ?

TRIPTOLÈME.

Elle approche... Où nous cacher ?..

SÉBASTIEN.

Reste donc, Triptolème ; reste perché...

TRIPTOLÈME.

Plus souvent... la voilà.... Sauve qui peut ! (Il se sauve ; Sébastien reste sur son arbre.)

SCÈNE VI.

SÉBASTIEN, LÉONARDE, tenant à la main une casquette.

SÉBASTIEN, sur l'arbre.

Il a raison ! c'est une affreuse négresse.

LÉONARDE, à elle-même.

Qu'est ce que c'est que ça ?

SÉBASTIEN, à part.

La casquette de Triptolème !

LÉONARDE.

Une casquette !.. ça ferait supposer un homme.

SÉBASTIEN.

Un homme !... vilaine ogresse !..

LÉONARDE.

Est-ce que, par hasard, en dépit des rocs qui nous entourent, la tempête nous aurait jeté un.... Oh ! quelle chance !

SÉBASTIEN.

Elle est belle ta chance ! être mangé par une horreur semblable... Oh ! ça me fait lever le cœur !

LÉONARDE.

Air : *De Voltaire chez Ninon.*

Un homme ! ô brûlant souvenir,
Qui me ramène à mon bel âge !
Mais ici peut-il en venir ?
Comment aborder cette plage ?
S'il en venait un seulement,
Et si vers lui j'étais guidée !...
C'est impossible... et [illegible]
Je me coiffe de cette idée.

(Elle met la casquette sur sa tête.)

SÉBASTIEN.

Pourvu qu'elle n'aille pas sentir la chair fraîche ! (Il monte sur une branche plus élevée.)

LÉONARDE.

Mais, j'y songe... Si ces demoiselles s'avisaient de découvrir avant moi... Elles qui doivent toujours ignorer... Oh ! continuons bien vite nos recherches. (Elle sort.)

SCÈNE V.

SÉBASTIEN, puis BRÉSILIA.

SÉBASTIEN, sur l'arbre.

Elle s'en va... Pauvre Triptolème ! si elle te trouve... elle ne fera de toi que deux bouchées... Mais si je profitais de son absence, pour m'esquiver !... (Il va pour descendre.) Comment ! encore... (Il remonte.) Je suis comme l'oiseau sur la branche.

BRÉSILIA, entrant.

Ah ! le temps s'est remis au beau, et peut-être que l'oiseau de madame la supérieure est revenu dans la volière...

SÉBASTIEN, à part.

Celle-ci est une négresse blanche... elle est même très-blanche.

BRÉSILIA, regardant dans la volière.

Non.. décidément il est perdu. Mon Dieu! que deviendrai-je à son retour? Elle qui est si sévère... Si elle allait se douter du motif de ma distraction?

SÉBASTIEN, à part.

Elle n'a pas l'air méchant... A la bonne heure... Parlez-moi d'une petite sauvage comme ça.

BRÉSILIA.

Maudit livre... au moins, je voudrais bien savoir s'il a dit vrai...

AIR : *Du Démon de la nuit.*

O toi que rêve mon cœur!
Viens, ma voix t'appelle;
On te dit faux et trompeur,
Mais c'est une erreur :
Ton cœur
Me sera fidèle;
Mon cœur
Attend le bonheur.
Si pourtant, ingrat, perfide,
Tu dois t'enfuir... ne viens pas!
Mais si l'amour qui te guide,
Près de moi jusqu'au trépas
Sans effort fixe tes pas...
O toi que rêve mon cœur,
Viens, etc.

SÉBASTIEN, à part.

C'est qu'elle chante comme un rossignol... Si je l'accompagnais!... Il n'y a pas de danger avec celle-là...

BRÉSILIA, soupirant.

Hélas!

SÉBASTIEN, à part.

Elle soupire!... En avant la musique, et je la subjugue. (Il presse son accordéon.)

BRÉSILIA.

Quels sons délicieux!

SÉBASTIEN, à part.

Elle y mord! (Il recommence.)

BRÉSILIA.

Mais où donc se cache ce musicien céleste?

SÉBASTIEN, à part.

Elle a du goût ..C'est le moment! (Haut.) Voilà! (Il avance sa tête garnie de plumes.)

BRÉSILIA, avec frayeur.

Que vois-je?...

SÉBASTIEN.

Elle a peur!...

BRÉSILIA, à part.

Ah! le bel oiseau... Si je pouvais l'attraper, pour remplacer l'oiseau de madame la supérieure... (Appelant.) Petit... petit...

SÉBASTIEN, à lui même.

Elle a une singulière manière de s'énoncer. J'ai envie de descendre; elle ne me mangera pas... C'est qu'au contraire elle est à croquer. (Il descend de l'arbre.)

BRÉSILIA.

Il vient! Oh! qu'il est gentil!... Mais il est fait presque comme nous... Comme il me regarde! Ça me fait un drôle d'effet...

SÉBASTIEN, à part.

Je crois que je la fascine!

BRÉSILIA.

Mais il se tait... Oh! chante, petit... chante encore! (En parlant, elle recule vers la cage; il la suit.)

SÉBASTIEN, à part.

Elle me tutoie! (Haut.) Je te chanterai tout ce que tu voudras : Le postillon de madame Ablou, ma Normandie... Les romances les plus délirantes.

AIR nouveau de M. Artus.

Mais pourquoi me fuir ainsi?
Ne crains rien, belle houri!

BRÉSILIA, à part.

Bon, il vient sans hésiter...
Je crois qu'il faut le flatter.
Bel oiseau (*bis*)!
Ah qu'il est beau!

SÉBASTIEN, parlé.

Comment! elle me prend pour un oiseau! C'est très-drôle...

(Brésilia marche vers la volière, et Sébastien la suit.

BRÉSILIA, à part.

Suite de l'air.

Mais voyez comme il me suit,
Je te tiens, petit, p.tit.

(Brésilia entre dans la volière, dont la porte est ouverte.)

SÉBASTIEN.

Deuxième couplet.

Mais que vois-je, elle entre là!
Je la tiens comme cela!
Sans bruit il faut m'approcher
Pour ne pas l'effaroucher.

BRÉSILIA, lui jetant de la graine qu'elle a prise dans la cage.

Bel oiseau (*bis*)!
Ah qu'il est beau!

SÉBASTIEN, parlé à part.

Tu ne sais pas ce qui t'attend, petite sauvage (Il entre dans la cage.)

BRÉSILIA, tournant au tour du bâton de perroquet, tandis que Sébastien la suit toujours.

Suite de l'air

Mais voyez comme il me suit,
Je te tiens, petit, petit.

(Elle se retrouve près de la porte; s'élance en dehors et la referme vivement, en s'écriant :)

Il est pris! il est pris! Ah! bel oiseau, maintenant, vous ne chanterez plus que pour moi.

SÉBASTIEN.

Comment, enfermé!...

SÉSILIA.

N'aie pas peur... Je vais revenir... Tiens, voilà de la pâtée... Oh! Il faut que tout le monde le voie! Qu'il est gentil! qu'il est gentil! (Elle sort en courant.)

SÉBASTIEN.

Ah bien oui! je suis gentil... elle me laisse!... avec ma pâtée... Infortuné Sébastien!

SCÈNE VI.

SÉBASTIEN, TRIPTOLÈME, en nègre.

TRIPTOLÈME, accourant.

Voilà... Comme ça, je ne risque rien...

SÉBASTIEN, à part.

Encore la négresse! il ne manquait plus que ça.

TRIPTOLÈME, appelant.

Sébastien!... Sébastien.!...

SÉBASTIEN.

Mais c'est la voix de Triptolème...

TRIPTOLÈME.

Ah! te voilà! tu ne me reconnais pas?... flatteur! Le fait est que je suis changé du blanc au noir; en v'là une de couleur...

SÉBASTIEN.

Qu'est-ce que ça veut dire!

TRIPTOLÈME, se posant.

Cirage caout-chouc! toutes mes bouteilles y ont passé; je me suis traité comme une paire de bottes, et maintenant je défie les vrais nègres eux-mêmes de s'y reconnaître; je puis me vanter d'être aussi laid qu'eux, amour-propre à part... Qu'ils viennent me manger, les cannibales; qu'ils y viennent donc!...

SÉBASTIEN.

Mais moi?

TRIPTOLÈME.

Ah ça! où diable as tu été te cacher? et que fais-tu derrière ce grillage?

SÉBASTIEN.

Je suis en prison; une femme ravissante et astucieuse m'a pris pour un oiseau.

TRIPTOLÈME.

Pour un oi?...

SÉBASTIEN.

Triptolème, tu abuses de ma position... délivre-moi bien vite.

TRIPTOLÈME.

Tu ressembles étonnamment au Jardin des Plantes.

AIR : *De l'Apothicaire.*

Te plaît-il que j'aille pour toi
Faire achat d'une serinette?

SÉBASTIEN.

Oser me mettre en cage, moi!
Le trait est par trop malhonnête.

TRIPTOLÈME.

Pourtant le fait n'est pas nouveau;
A Paris chez chaque portière,
Tu sais, mon cher, quel est l'oiseau
Que l'on met dans une volière.

SÉBASTIEN.

Pas de sottes plaisanteries; délivre-moi tout de suite.

TRIPTOLÈME, essayant.

Diable de serrure! si seulement j'en avais la clef!

SÉBASTIEN.

Ah! je vois un bouton... Oui, mais j'ai beau pousser, ça ne s'ouvre peut-être qu'en dehors.

TRIPTOLÈME.

Attends; oui, ça cède... la voilà! (La porte s'ouvre.)

SÉBASTIEN, s'élançant dehors.

Ah! je respire!...

TRIPTOLÈME.

Ne dirait-on pas que tu étais mal là-dedans?

SÉBASTIEN.

Je voudrais bien t'y voir enfermé!... Dix pieds carrés!... Tu crois que c'est agréable?

TRIPTOLÈME.

Je suis sûr que c'est très-gentil!... (Il entre dans la cage, et se met sur le bâton.) On est très-bien là.

SÉBASTIEN.

Eh b'en, restes-y! (Il ferme la porte.)

TRIPTOLÈME.

Qu'est-ce que ça veut dire? heureusement que je sais le secret.

SÉBASTIEN.

Pousse, pousse...

TRIPTOLÈME, faisant de vains efforts.

Oh Dieu! En effet, ça ne s'ouvre qu'en dehors! Ouvre moi, Sébastien, veux-tu m'ouvrir bien vite!...

SÉBASTIEN.

Bah! on est très-bien là-dedans; tu me fais l'effet du Jardin des Plantes...

AIR : *Le même que le précédent.*

C'est fort bien fait... chacun son tour!
Tu trouvais charmante ma cage,
A ton aise fais-en le tour;
Reconnais-en chaque avantage.

TRIPTOLÈME.

Si quelqu'un vient, me voilà beau!

SÉBASTIEN.

De cette façon tu dois plaire!
Tu sais, mon cher, quel est l'oiseau
Que l'on met dans une volière!
Tu sais, mon cher, quel est l'oiseau
Qu'à Paris a toute portière.

D'ailleurs, tu ne risques rien, puisque tu es noir.

TRIPTOLÈME.

C'est égal, ouvre-moi.

SÉBASTIEN.

On vient, je me sauve.

(Il sort rapidement.)

SCÈNE VII.

TRIPTOLÈME, BRÉSILIA, INÈS, PAQUITA, ROSINE, LÉONARDE ; TOUTES LES JEUNES FILLES.

BRÉSILIA, entrant avec précaution.

Venez... venez... mes demoiselles; je vous dis qu'il est charmant.

TRIPTOLÈME, à part.

Eh mais ! ce sont des blanches maintenant !... Et moi qui me suis métamorphosé... et pas une goutte d'eau !... où me cacher ? (Il se blottit au fond de la cage.)

LÉONARDE.

Voyons, Brésilia, si votre oiseau pourra remplacer celui de madama la supérieure.

BRÉSILIA.

Avancez doucement, pour ne pas lui faire peur: il va peut-être chanter. (Triptolème fait entendre un grognement prolongé.) Vous l'intimidez; mais vous allez voir comme il est beau; il a la tête blanche comme nous, une couronne de plumes de toutes couleurs, et un collier comme les pigeons.

LÉONARDE, à part.

Que vois-je ? un homme !...

TOUTES, entourant la cage.

Petit... petit... petit...

INÈS.

Eh bien ! mesdemoiselles, il ne bouge pas... (Appelant.) Petit, petit. (Elle passe sa main à travers le grillage et caresse Triptolème; plusieurs de ses compagnes l'imitent.)

TRIPTOLÈME, se retournant vivement.

Finissez donc, vous me chatouillez.

TOUTES, se sauvant en poussant un grand cri.

Ah! le monstre !...

BRÉSILIA.

On me l'a changé. (Elle se sauve.)

SCÈNE VIII.

TRIPTOLÈME, LÉONARDE.

LÉONARDE, à part.

Je ne m'étais pas trompée... c'est un homme, et un superbe homme !

TRIPTOLÈME.

Il paraît que je produis un certain effet.

LÉONARDE.

Mes pressentimens ne m'avaient pas abusée.

TRIPTOLÈME, l'apercevant.

Oh! la vieille noire !...

LÉONARDE, à part.

Et ces demoiselles qui le prennent pour un oiseau... Quelle candeur! gardons-nous bien de les désabuser... c'est une chose que je dois garder pour moi. (Elle s'approche de la cage ; Triptolème s'éloigne le plus possible.) Comme il y avait longtemps que je n'en avais vu !

TRIPTOLÈME, à part.

Je crois décidément que j'ai eu une bonne idée de me noircir.

LÉONARDE.

Mais il est très-bien... Quel beau teint !...

TRIPTOLÈME.

Je crois bien... Au caoutchouc...

LÉONARDE, à part.

Comment l'aborder ?... Si je l'effrayais ?... (Haut.) Eh bien! jeune et bel étranger, tu as donc osé franchir cette enceinte inaccessible, consacrée au culte antique du soleil...

TRIPTOLÈME, à part.

Que dit-elle ?

LÉONARDE.

Tu ne réponds rien ?

TRIPTOLÈME, hésitant.

Rends-moi ma casquette...

LÉONARDE, à part.

Elle était à lui! (Haut.) Je te la rendrai quand tu auras satisfait à toutes mes questions ; sinon, tremble !...

TRIPTOLÈME, à part.

Elle va me manger, c'est sûr... Si je pouvais l'attendrir...

LÉONARDE.

Réponds... pourquoi es-tu venu ici ?...

TRIPTOLÈME, prenant son parti.

Pour te voir...

LÉONARDE.

Pour me voir ?

TRIPTOLÈME.

Ça peut te paraître improbable ; mais c'est comme ça... Si j'avais une autre raison, je veux être mangé à la croque-au-sel, ou à la barigoule...

LÉONARDE.

Quel doux langage ! Ah !...

TRIPTOLÈME, à part.

Ça la touche... chauffons, chauffons !... (Haut.) Nymphe d'ébène ..

LÉONARDE.

Qu'il est galant !

TRIPTOLÈME.

Nymphe d'ébène... rends-moi ma casquette, je suis sujet aux coups de soleil.

LÉONARDE.

La voilà... Est-ce tout ce que tu attends de moi ?

TRIPTOLÈME.

Non pas... Si c'était un effet de ta part de m'ouvrir ma cage !...

LÉONARDE.

Ah ! tu veux me tromper...

TRIPTOLÈME.

Moi! baïadère cafre, j'en suis aussi incapable que le chevreau avant de naître; mon cœur est pur, autant que ma peau est noire.

LÉONARDE.

Dis-tu vrai?

TRIPTOLÈME.

Crois-moi, colombe africaine; je veux conduire ta vie dans un labyrinthe de bonheur, mais fais-moi sortir de celui-ci...

LÉONARDE.

Eh bien! j'y consens, mais à une condition... c'est que tu te déroberas à tous les regards.

TRIPTOLÈME, à part.

C'est bien ce que je compte faire.

LÉONARDE.

Si l'on savait qui tu es véritablement... Je n'ose envisager ce qui pourrait en résulter!...

TRIPTOLÈME.

Ah bah!... il paraît que dans ce pays-ci les femmes... Le fait est que si l'on savait qui je suis véritablement...

LÉONARDE.

Tu ne seras un homme que pour moi.

TRIPTOLÈME.

Oh! oui! (Il lui fait des mines à travers les barreaux de la cage.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, BRÉSILIA, SÉBASTIEN.

BRÉSILIA, à part.

Maintenant que j'ai repris un peu courage, voyons ce que peut être devenu ce bel oiseau.

SÉBASTIEN, caché derrière un arbre.

Va toujours, je ne te perds pas de vue, ma petite sauvage...

BRÉSILIA, à part.

Que vois-je!... Madame Léonarde avec le vilain oiseau noir... Que disent-ils?...

SÉBASTIEN, se montrant à elle.

Ce qu'ils disent? moi, je puis te l'apprendre.

BRÉSILIA, s'écriant:

C'est lui!...

SÉBASTIEN.

Chut!... tu vois bien que je ne cherche pas à m'échapper. (Il l'entraîne sous le berceau à gauche; pendant ce temps, Léonarde a ouvert la cage à Triptolème.)

TRIPTOLÈME, à part.

AIR: *De la pupille* (de Labarre).

Enfin je respire!

LÉONARDE.

Que vas-tu me dire?

TRIPTOLÈME.

Oh! oui, je soupire...
(A part.)
Pour ma liberté.

BRÉSILIA.

Quelle aimable chose,
Voyez comme il cause!

SÉBASTIEN, à Brésilia.

Par moi je propose
Qu'il soit imité.

TRIPTOLÈME, à Léonarde.

J'ai vu la mer, j'ai bravé ses orages,
Pour te chercher...

SÉBASTIEN, à Brésilia.

Moi, pour d'aussi beaux yeux
J'eusse exploré les plus lointaines plages.

LÉONARDE, regardant Triptolème.

Qu'il parle bien!

BRÉSILIA, regardant Sébastien.

Quels regards langoureux!

TRIPTOLÈME, à part.

Ah! je mens comme un gueux.

Ensemble.

TRIPTOLÈME.

Quel cruel martyre,
Pendant que j'soupire,
Je ne saurais dire
Si j'suis en sûr'té.
Quelle aimable chose,
Voyez et pour cause,
A quoi l'on s'expose
Pour sa liberté.

LÉONARDE.

Quel tendre délire
M'agite et m'inspire!
Oui, mon cœur soupire
Tout bas agité!
Quel aimable chose,
Voyez comme il cause;
Pourtant je m'expose
Pour sa liberté.

SÉBASTIEN.

Pour moi quel délire!
Tout d'bon je soupire,
Et sans pouvoir dire
Si j'suis en sûr'té.
Mais près d'une rose
Aussi fraîche éclose,
Gaiment on expose
Cœur et liberté!

BRÉSILIA.

Quel tendre délire
M'agite et m'inspire!
Oui, mon cœur soupire
Tout bas agité.
Quelle aimable chose
Voyez comme il cause;
Mais comme il s'expose
Pour sa liberté!
(Triptolème veut s'échapper.)

LÉONARDE, le retenant.

Mais quoi! tu fuis... ce n'est pas tout encore!

BRÉSILIA.

Mon bel oiseau, redis-moi leurs discours.

TRIPTOLÈME, faisant un effort.

Eh bien! il m'faut un baiser... je l'implore!
(A part.)
A quel courage il m'faut avoir recours.

SÉBASTIEN, à Brésilia.

Imitons-les toujours!

Reprise de l'ensemble.

Quel tendre délire, etc., etc.

(Après l'ensemble, Triptolème embrasse Léonarde, et Sébastien embrasse Brésilia; Léonarde se retourne au bruit du baiser.)

LÉONARDE, à part.

Que vois je? un blanc auprès de Brésilia... ne les laissons pas s'expliquer. (Criant) Mesdemoiselles, mesdemoiselles...

TRIPTOLÈME, à part.

Si je pouvais filer.

SCÈNE X.

LES MÊMES, TOUTES LES JEUNES FILLES.

CHOEUR.

AIR nouveau de M. Artus.

Beaux oiseaux inconstans,
En vain vous fuyez l'esclavage!
Pour charmer nos instans
Vite, rentrez dans votre cage.

(Les jeunes filles ont entouré Sébastien et l'ont fait entrer dans la cage; Triptolème prêt à s'échapper est ramené; on l'enferme aussi.)

TRIPTOLÈME, à Sébastien.

Cher ami! nous sommes pincés...

INÈS.

Quelle bonne chasse!

PAQUITA.

Et comme madame la supérieure sera contente à son retour...

LÉONARDE, à part.

Les innocentes!... elles croient que madame la supérieure... j'y mettrai bon ordre...

BRÉSILIA.

Mais s'ils allaient encore s'enfuir?...

LÉONARDE.

Oh! cette fois, je les en défie bien... avec ce cadenas...

SÉBASTIEN, effrayé.

Un cadenas!...

LÉONARDE.

Dont je garderai moi-même la clef. (Elle les enferme au cadenas.)

BRÉSILIA.

Comment... madame... vous ne voulez plus?...

LÉONARDE.

Non, mademoiselle, vous êtes trop maladroite... et d'ailleurs vous ne savez pas le danger qu'il y a avec ces oiseaux-là...

SÉBASTIEN.

Oh! quelle calomnie!...

INÈS.

Pourtant ils ont l'air si doux!

LÉONARDE.

Oui... fiez-vous-y... Allons, mesdemoiselles, rentrez bien vite.

BRÉSILIA.

Déjà!...

Reprise du chœur.

Beaux oiseaux inconstans,
En vain vous fuyez l'esclavage!
Pour charmer nos instans,
Restez, restez dans votre cage.

INÈS.

Voyez combien c'est heureux,
Au lieu d'un en avoir deux!

ROSINE.

Ah! que je les aimerai!

LÉONARDE, à part.

Oui, mais moi, je reviendrai!

CHOEUR.

Beaux oiseaux inconstans, etc.
(Elles sortent toutes.)

SCÈNE XI.

SÉBASTIEN ET TRIPTOLÈME, dans la volière.

TRIPTOLÈME.

Comment, elles s'en vont!... (Criant) La porte, s'il vous plaît...

SÉBASTIEN.

L'aventure est cocasse.

TRIPTOLÈME.

Cocasse... je t'adore, toi... cocasse!... Non, le mot est joli... Je te demande un peu de quoi nous avons l'air à cette heure?

SÉBASTIEN.

Nous avons l'air de deux sansonnets mignons.

TRIPTOLÈME.

Mais aussi, tu ne sais faire que des sottises... tu avais bien besoin de te montrer.

SÉBASTIEN.

Nous prendre pour des volatiles!... tu n'es pourtant pas un aigle...

TRIPTOLÈME.

C'est abrutissant!... Sais-tu bien qu'on a vu des alouettes se briser le crâne contre les barreaux de leur cage...

SÉBASTIEN.

Les alouettes ont tort... nous ne les imiterons pas, et si tu m'en crois, nous prendrons notre parti... faute de mieux.

TRIPTOLÈME, exaspéré.

Nous prendrons notre parti!... (Regardant autour de lui.) Au fait, tu as peut-être raison.

SÉBASTIEN.

D'abord nous pouvons nous promener... en long... en large... et puis, songe donc que nous appartenons à des petites femmes charmantes.

TRIPTOLÈME.

Ma négresse, par exemple...

SÉBASTIEN.

Qui viendront tous les jours nous voir, nous sourire... nous appeler comme ça... tiens... Baisez vite... petit fils, petit mignon... Et puis, elles nous apporteront chaque jour des pâtisseries... du sucre... mille délicieuses friandises.

TRIPTOLÈME.

Du mouron. . des colifichets... As-tu déjeuné, Jacquot?... et de quoi?...

AIR : *Des Anguilles* (de Masaniello).

Tout cela me paraît bien vide,
Et trompe fort mon appétit;
Je veux du bon et du solide,
Et non pas des : Petit, petit.
Je ne vois aucun avantage
A l'existenc' d'un perroquet,
Et j'aime mieux, cage pour cage,
Les barreaux verts d'un cabaret.

Ah! à propos de cabaret, ça me rappelle que nous n'avons rien pris depuis vingt-quatre heures... et Dieu sait quand viendra notre pitance...

SÉBASTIEN.

Mais elle est toute venue... regarde...

TRIPTOLÈME.

C'est ma foi vrai... des biscuits et des confitures... C'est le ciel qui nous les envoie!...

SÉBASTIEN.

Le ciel... ou nos gentilles maîtresses. (Mangeant) C'est qu'elles sont adorables.

TRIPTOLÈME.

Les confitures? (Mangeant) Succulentes.

SÉBASTIEN.

Eh bien! plains-toi donc encore?

TRIPTOLÈME.

Le fait est que ça me raccommode un peu avec mon existence d'oiseau.

SÉBASTIEN.

On s'habitue à tout dans ce monde...

TRIPTOLÈME, mangeant.

L'habitude est une seconde nature!... Ouf! ouf!

SÉBASTIEN.

Quoi donc?...

TRIPTOLÈME.

J'étouffe... j'étouffe... de l'eau...

SÉBASTIEN.

Ah! mon Dieu! il n'y en a pas... attends. (Il lui tape dans le dos.)

TRIPTOLÈME.

Aïe... aïe... merci... gueux de métier! Il paraît que notre prédécesseur est mort de la pépie... Et dire qu'à deux pas de nous... (Il regarde la mer.) Ah! Sébastien!...

SÉBASTIEN.

Eh bien!... tu me fais toujours des peurs...

TRIPTOLÈME.

Vois-tu... là-bas... là-bas...

SÉBASTIEN.

Le soleil?...

TRIPTOLÈME.

Eh non! un point noir...

SÉBASTIEN.

C'est un tas de marsouins...

TRIPTOLÈME.

Ce sont nos compagnons.

SÉBASTIEN.

Il faut leur faire des signes...

TRIPTOLÈME.

Oh! quelle idée!...

SÉBASTIEN.

Qu'est-ce que tu fais?

TRIPTOLÈME.

Ce bâton a été édifié pour l'agrément de l'ancien propriétaire de ces lieux... O intéressant Catacoua... je te bénis! car tu avais des goûts utiles. (Il grimpe au haut du bâton placé au milieu de la volière.)

SÉBASTIEN.

Prends garde de tomber...

TRIPTOLÈME.

Ne crains rien... Ah! ma casquette!... (Il attache sa casquette à un bâton de traverse qu'il arrache, et l'agite en l'air.)

SÉBASTIEN.

Tu me fais l'effet d'un télégraphe.

TRIPTOLÈME.

C'est ce que je demande... Ohé! ohé! les autres...

SÉBASTIEN.

Viennent-ils?

TRIPTOLÈME.

Non .. si.. non... Oh! pour le coup, les voilà... Ohé... la première roche à gauche, la seconde à droite... prenez garde de verser... les voilà!

SCÈNE XII.

LES MÊMES, plusieurs MATELOTS; une barque paraît; les matelots prennent terre.

UN MATELOT.

C'est ici, camarades, que j'ai aperçu le signal en question.

DEUXIÈME MATELOT.

Je ne vois rien..... attention..... le pays n'est peut-être pas sûr.

TRIPTOLÈME.

Ohé! ohé!...

PREMIER MATELOT.

Qu'est-ce qu'appelle?

SÉBASTIEN

C'est nous...

TRIPTOLÈME.

Par ici... par ici...

DEUXIÈME MATELOT.

Oh!... c't' amphibie!...

TOUS.

C'est un singe.

TRIPTOLÈME.

Eh non... c'est moi... Triptolème.

TOUS, riant.

Triptolème... Ah! ah! ah!

SÉBASTIEN.

Et moi, Sébastien!...

PREMIER MATELOT.

C'est pourtant vrai; ce sont nos deux industriels.

SÉBASTIEN.

On les a mis dedans, vos industriels...

TOUS.

Et qui ça donc?

TRIPTOLÈME.

Des femmes sauvages...

SÉBASTIEN.

Elles se figurent que nous sommes des oiseaux.

PREMIER MATELOT.

Mais l'on peut vous délivrer.

SÉBASTIEN.

Cette cage est solide.

TRIPTOLÈME.

Et elles en ont emporté la clef.

DEUXIÈME MATELOT.

Oh! nous l'aurons bientôt mise en pièces.

SÉBASTIEN.

C'est ça, pour donner l'éveil à nos maitresses... Qui sait si ce ne sont pas des amazones...

TRIPTOLÈME.

Tout ce que je sais, c'est que ce sont des femmes fortes...

SÉBASTIEN.

Cachez plutôt votre barque derrière les rochers... Disséminez-vous dans ce parc, où l'on ne pourra vous découvrir... et quand la nuit sera venue, et que tout le monde sera livré au repos... vous viendrez nous délivrer.

TRIPTOLÈME.

Comment! tu veux?...

SÉBASTIEN.

Silence, Triptolème; vous parlez comme une pie borgne...

PREMIER MATELOT.

Il a raison...

LES MATELOTS, à voix basse.

AIR nouveau de M. Artus.

Éloignons-nous, c'est bien...
Gardons de la prudence,
Pour votre délivrance
Nous ne néglig'rons rien.

TRIPTOLÈME.

Mais si l'on allait
Nous mettre en civet,
Il serait bien temps de s'y prendre.

SÉBASTIEN.

A ce point peut-on
Se montrer poltron!

TRIPTOLÈME.

Poltron, non; mais je suis bien tendre.

TOUS.

Éloignons-nous, c'est bien, etc.

(Ils sortent tous.)

SCÈNE XIII.

SÉBASTIEN, TRIPTOLÈME.

TRIPTOLÈME.

Et dire qu'il n'y a pas une autre issue. Je vais visiter tous les recoins de notre domicile. (Il disparait dans la coulisse.)

SÉBASTIEN.

Cherche, cherche .. c'est comme si tu chantais... Le voilà qui est déjà las, et qui se plonge dans de pénibles réflexions... Il y a de quoi... et nous ne sommes pas au bout de nos peines... O, mon Dieu!... la négresse... affreuse créature, va!... pour éviter de te voir, je vais faire semblant de dormir... la voilà... bonsoir...

SCÈNE XIV.

SÉBASTIEN, LÉONARDE, INÈS, BRÉSILIA.

LÉONARDE.

Venez donc, mesdemoiselles; ne craignez rien je suis avec vous...

INÈS.

C'est qu'il m'a semblé que j'avais vu là-bas le feuillage remuer.

BRÉSILIA.

Est-elle poltronne!

SÉBASTIEN, à part.

Encore la petite sauvage!

INÈS.

Si c'était un gros oiseau comme ceux que nous avons pris tantôt...

LÉONARDE.

Petite sotte... vous croyez qu'ils se sont tous donné rendez-vous dans cette partie du Brésil, où l'on n'en voit jamais.

SÉBASTIEN, à part.

Comment! nous sommes au Brésil?

LÉONARDE.

D'ailleurs, j'ai fait visiter le parc, et je suis bien sûre...

INÈS.

Mais s'ils volent en troupe comme les pigeons?

LÉONARDE.

Taisez-vous, mademoiselle, vous n'y entendez rien..... et vous feriez bien mieux d'imiter votre compagne Brésilia, qui ne m'accable pas de ses éternelles questions.

SÉBASTIEN, à part.

Brésilia! quel joli nom!

BRÉSILIA, rêveuse, à part.

Oh! moi, je ne sais ce que j'éprouve; mais depuis tantôt, j'ai beaucoup réfléchi... et la lecture de ce livre...

LÉONARDE, à part.

Pourvu que je n'aille pas me trahir...

INÈS, près de la volière.

Voyez donc, madame, il n'y en a qu'un.... il dort...

LÉONARDE, vivement.

Et l'autre... ah ! je l'aperçois là-bas... il dort aussi sans doute... (à part.) ou il pense à moi...

INÈS.

Ne pouvons-nous les réveiller, pour qu'ils nous chantent quelque chose...

LÉONARDE.

Gardez-vous-en bien..... il est très-dangereux d'interrompre le sommeil de ces sortes d'animaux.

SÉBASTIEN, à part.

Animal toi-même, vieille sorcière.

LÉONARDE.

Mais voici l'heure de ma sieste... et en attendant leur réveil, je vais les imiter. (A part) Je n'ai rien à redouter, j'ai la clef sur moi... et bientôt ce billet que je glisserai entre les mains de l'autre. . allons... je suis tranquille. (Elle se jette sur le hamac.)

BRÉSILIA, rêveuse.

Si c'était comme dans mon livre... comme ça serait gentil..... Il a l'air si aimable..... et puis, quelle pose gracieuse!...

SÉBASTIEN, s'oubliant.

Cher amour, va!...

BRÉSILIA, jetant un cri.

Ah!...

LÉONARDE ET INÈS.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?...

BRÉSILIA.

Rien... la vue de cet oiseau...

LÉONARDE.

Encore... vous verrez qu'elles en deviendront folles... et que je me verrai forcée de leur rendre la liberté... sans attendre l'arrivée de madame la supérieure.

BRÉSILIA.

Oh ! madame, vous n'en ferez rien.

SÉBASTIEN, à part.

Pauvre petite chatte...

LÉONARDE.

C'est bon, c'est bon... on verra... si vous êtes sages... (Elle s'endort balancée par Inès) et si vous me promettez que jamais... On ne sait pas ce qui peut arriver... et quand l'amour... l'espoir...

BRÉSILIA.

L'amour... l'espoir... elle rêve...

SÉBASTIEN.

La vieille dort... si je me risquais... Brésilia...

BRÉSILIA.

Tiens !... il sait mon nom...

INÈS, accourant.

Il est réveillé... petit... petit...

BRÉSILIA.

Eh bien ! qu'est ce que tu fais?... et madame que tu oublies...

INÈS.

C'est vrai. (Elle retourne au hamac.)

SÉBASTIEN.

Charmante Brésilia, approche, approche encore... que je m'enivre de ta vue... que j'admire tes attraits...

INÈS.

Oh ! ma chère, comme on lui a appris de jolies choses...

SÉBASTIEN.

Oh ! j'en sais bien d'autres. (A Brésilia.) Dis que tu t'intéresses à moi, et que tu ne veux que mon bonheur.

BRÉSILIA.

Mais, que te manque-t il ? n'as-tu pas des friandises? est-ce que nous n'avons pas assez de soins pour toi ?...

SÉBASTIEN.

Oh ! mais, vois-tu, cela ne suffit pas... c'est que je ne suis pas un oiseau comme un autre... et je sens qu'il me manque une chose, sans laquelle je ne puis vivre... ma liberté.

BRÉSILIA.

Ta liberté...

INÈS.

Voilà de la franchise... c'est un moineau franc.

SÉBASTIEN.

Mais rassure-toi... quand je serai libre, tu verras si je ne reste pas à tes pieds... soumis à tes ordres... à ta volonté... et prêt à t'obéir toute ma vie.

INÈS, s'approchant.

Et à moi aussi ?

SÉBASTIEN.

Vous êtes bien gentille; mais je ne saurais obéir à deux maîtresses à la fois; car, pour cela, il faut pouvoir disposer de son cœur, et je sens que le mien ne m'appartient plus.

BRÉSILIA.

Ah! mon Dieu! juste comme dans mon livre.

SÉBASTIEN.

Oui, Brésilia... je vous ai trompée, ou plutôt on vous a trompée... je ne suis pas ce que vous croyez...

INÈS, reculant.

Vous n'êtes pas un oiseau?...

BRÉSILIA.

Oh ! mon Dieu !...

SÉBASTIEN.

Ah ! ne craignez rien... et ne vous éloignez pas ainsi... je ne suis pas méchant... et puis sachez donc que je n'y tiens plus dans cette horrible cage... je perds la tête; car je vous aime...

BRÉSILIA, s'écriant.

C'est un homme!...

INÈS.

Un homme!...

LÉONARDE, rêvant.

Petit noir... mon bon frère...

BRÉSILIA.

Inès... berce... berce...

SÉBASTIEN.

Oui, je suis un homme, et j'attends de vous ma liberté.

BRÉSILIA, tremblante.

Je le voudrais... car je n'ai pas peur, moi... je sais ce que c'est qu'un homme...

SÉBASTIEN.

Comment?...

BRÉSILIA.

Je l'ai lu....

INÈS.

Et moi je voudrais bien savoir ce que c'est...

SÉBASTIEN.

Eh bien! ouvrez-moi cette cage, et je vous en donnerai un autre...

INÈS.

Bien vrai?...

SÉBASTIEN.

Et à toutes vos compagnes...

INÈS.

Oh! que ce sera gentil! mais comment faire?

SÉBASTIEN.

Votre vieille n'a-t-elle pas sur elle la clef de ce maudit cadenas?

BRÉSILIA.

C'est vrai... si j'essayais... berce, Inès...

AIR : *Berce, berce, bonne grand'mère.*

Gardons bien qu'elle ne s'éveille!

SÉBASTIEN.

Auprès de vous je resterais.

BRÉSILIA.

Ah! berce, berce... elle sommeille.
(A Sebastien.)
Mais vous ne m'oublirez jamais?

SÉBASTIEN.

Je vous le jure ici! ma vie entière
A vos genoux toujours se passera.

BRÉSILIA, à elle-même.

A mes genoux!... le livre était sincère.
(A Inès)
Ah! berce encor!... quel trouble je sens là.

Ensemble.

Ah! craignons qu'elle ne s'éveille,
Elle ferait fuir les amours,
Sa vigilance ici sommeille,
Berçons la, berçons-la toujours.

(Pendant l'ensemble, Brésilia dérobe la clef à Léonarde.)

BRÉSILIA.

Je la tiens...

SÉBASTIEN, très-bas.

Bravo...

LÉONARDE, se réveillant.

Hein! qu'est-ce que c'est?...

BRÉSILIA.

Rien... l'oiseau qui chante... (Sébastien presse l'accordéon.)

LÉONARDE.

Ah! ah! il est réveillé... il ne lui manque rien?
(Sébastien parle bas à Brésilia.)

BRÉSILIA, à Léonarde.

Il a soif...

LÉONARDE.

Étourdie que je suis!... J'ai oublié de leur apporter leur ration... j'y cours bien vite... (A part.) Et d'abord je vais glisser ce billet à son adresse.

AIR : *En attendant le garçon* (A Trente ans).

SÉBASTIEN, BRÉSILIA, INÈS.

Elle part, ne disons rien,
Conservons de la prudence,
Encore un peu d'patience,
Et bientôt tout ira bien.

LÉONARDE.

Je pars, mais je ne dis rien, etc.
(à part.)
Ce soir je le fais disparaître,
Mais qu'on n'aille pas le connaître,
On me l'enleverait peut-être...
C'est moi qu'il aime, c'est mon bien...

Ensemble.

SÉBASTIEN, BRÉSILIA, INÈS.

Elle part, etc.

LÉONARDE.

Je pars, etc.

SCÈNE XV.

SÉBASTIEN, BRÉSILIA, INÈS, puis TRIPTOLÈME.

SÉBASTIEN.

Elle est partie?...

INÈS.

La voilà qui s'éloigne...

SÉBASTIEN.

Eh! vite... ouvrez-moi...

BRÉSILIA.

Mais je ne sais si je dois...

SÉBASTIEN.

Doutez-vous encore?

BRÉSILIA.

Non... mon cœur me dit que vous êtes un homme... Mais j'ai lu aussi qu'il ne fallait pas se fier aux hommes... et que, sans ailes, ils trouvent encore le moyen de s'envoler.

SÉBASTIEN.

Oh! quelle calomnie! Eh bien oui, je m'envolerai, mais je m'envolerai avec vous...

INÈS.

Et avec moi?..

SÉBASTIEN.

Et avec vous aussi... et avec toutes les autres... Enlèvement général!...

INÈS.

Oh! que ça sera amusant!...

BRÉSILIA.

Si vous le promettez?...

SÉBASTIEN.

Je le jure à deux genoux.

BRÉSILIA.

Sortez donc... (Elle lui ouvre.)

SÉBASTIEN, prêt à sortir.

Ah! grand Dieu!... Et Triptolème.... veillez bien à ce qu'on ne puisse nous surprendre. (Elles s'éloignent; Sébastien appelant.) Triptolème...

TRIPTOLÈME, venant du fond de la volière.

Présent! (Il a un papier à la main)

SÉBASTIEN.

Viens... nous sommes libres..

TRIPTOLÈME.

Libres?... tu es libre de sortir... moi je suis libre de rester... et je reste...

SÉBASTIEN.

Hein? comment?

TRIPTOLÈME.

Tiens, lis... ça m'est tombé du ciel.

SÉBASTIEN, prenant le papier.

« Patience, être charmant! (S'interrompant.) » Ce n'est pas pour toi!

TRIPTOLÈME.

C'est peut-être pour toi.

SÉBASTIEN, lisant.

« On a lu dans vos yeux... on partage vos sentimens, et l'on songe à votre délivrance... »

TRIPTOLÈME.

En v'là une d'aventure... La vieille m'avait prévenu... Le climat est chaud dans ce pays-ci... et il paraît que le sang...

SÉBASTIEN.

Fat! (Continuant.) « Attendez-donc avec résignation que les ombres soient descendues sur » votre asile... dont une main mystérieuse viendra vous ouvrir les portes, pour faire votre bonheur.. »

TRIPTOLÈME.

Pour faire votre bonheur... C'est quelque amazone ou quelque princesse du Canada... qui a su m'apprécier à travers mon caout-chouc.

SÉBASTIEN.

Et tu donnes là-dedans, imbécile!...

TRIPTOLÈME.

Possible... mais je reste...

SÉBASTIEN.

Tu es fou... viens... suis moi...

TRIPTOLÈME.

Sébastien... tu m'affliges...

BRÉSILIA, accourant.

On vient... Eh vite...

SÉBASTIEN.

Adieu donc... une fois... deux fois...

TRIPTOLÈME.

Trente-cinq fois... (Il se jette dans ses bras.)

INÈS.

Ce sont nos compagnes...

SÉBASTIEN.

Fuyons... Adieu... (Il ferme la cage sur Triptolème.)

BRÉSILIA.

Il est trop tard...

(Sébastien se cache derrière Brésilia et Inès.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PAQUITA, ROSINE, LES JEUNES FILLES, avec des filets; LES MATELOTS, qui se cachent au milieu des arbres.

CHOEUR.

AIR nouveau de M. Artus.

C'est trop nous lasser
A toujours chasser,
Il n'est plus d'oiseaux
Si grands et si beaux!
Qui donc nous dira
D'où viennent ceux-là,
Et qui nous en donnera?

PAQUITA.

Eh bien, Brésilia et Inès, que faisiez-vous donc?.. Depuis une heure que nous vous cherchons.

BRÉSILIA, avec embarras.

Vous venez de la chasse?...

ROSINE.

Oui, mais nous n'avons rien pris...

PAQUITA.

Quoique Marietta nous ait assuré avoir vu dans le parc plusieurs de ces grands oiseaux qui parlent si bien.

ROSINE.

Et qui ont l'air si méchant...

BRÉSILIA.

Ah! vous vous trompez bien, je vous jure.

ROSINE, près de la volière.

Oh! mesdemoiselles, il y en a un d'envolé... le gentil...

PAQUITA.

C'est vrai! le vilain est resté.

TRIPTOLÈME.

Le vilain... dites donc... dites donc... Ces jeunes Insulaires n'ont pas de goût.

PAQUITA.

Que va dire madame?

ROSINE.

Courons vite la prévenir...

SÉBASTIEN, se montrant.

Arrêtez...

TOUTES.

Ah! le voilà!...

(Elles veulent l'attraper avec leurs filets; au même instant les matelots se montrent et se jettent à leurs genoux.)

TOUTES, effrayées.

Ah!

TRIPTOLÈME.

Les oiseaux leur font peur à présent!...

SÉBASTIEN.

Ne craignez rien... charmantes Brésiliennes... nous ne voulons pas vous faire de mal... au contraire.

TOUTES.

Est-il vrai?

BRÉSILIA.

Oh! allez, ils sont privés... tout-à-fait privés. Voyez plutôt... (Sébastien à ses pieds lui baise la main.)

INÈS.

Comme ils sont caressans!...

BRÉSILIA.

Mais ce n'est pas tout; ils nous enlèvent...

TOUTES.

Vous nous enlevez?

SÉBASTIEN.

Et nous vous conduisons à Paris...

TRIPTOLÈME.

Oh! les malheureuses!... c'est là qu'elles en verront de vilains oiseaux.

BRÉSILIA.

A Paris? qu'est-ce que c'est que ce pays là?

SÉBASTIEN.

Oh! un pays délicieux... C'est le paradis des femmes.

AIR: *De la ronde du fidèle Berger.*

Venez, aimables banidères,
A Paris l'on vous conduira,
Apprendre les belles manières
Dans les coulisses de l'Opéra...
Mais pour mieux rire, à la Chaumière
Vous prendrez un plaisir permis...
Venez (*bis*)... et vogue la galère,
Paris (*bis*)! c'est un vrai paradis.

CHOEUR.

Allons, et vogue la galère,
Paris! c'est un vrai paradis.
(On danse sur la ritournelle.)

SÉBASTIEN.

Toujours des fêtes enivrantes,
Des jours comptés par les plaisirs;
Amours et danses délirantes,
Sans cesse attisant les desirs.
Du galop, cohorte légère,
Musard nous f'ra connaître le prix.
Venez, etc., etc.
(On danse encore sur la ritournelle.)

TOUTES.

Partons, partons.

BRÉSILIA.

Justement, le jour baisse...

INÈS.

Et l'on vient!...

TRIPTOLÈME, à part.

On vient... c'est le bonheur.

(Ils sortent tous, en répétant doucement le refrain.)

Allons, et vogue, etc.

(Ils disparaissent derrière les rochers.)

SCÈNE XVII.

TRIPTOLÈME, dans la volière, LÉONARDE, couverte d'un voile, et une cruche sur la tête.

TRIPTOLÈME.

Oui, partez, vous autres; moi, j'entends un pas léger... c'est elle... c'est ma houri... ma princesse... ma lionne...

LÉONARDE.

Silence!...

TRIPTOLÈME.

Il n'y a pas de danger... je suis seul.

LÉONARDE.

Comment, seul! et l'autre?...

TRIPTOLÈME.

L'autre oiseau?... Il est sorti!

LÉONARDE.

Mais ce cadenas? disparu!... n'importe... tu me restes... (Elle ouvre la volière.)

TRIPTOLÈME, sortant.

Oui... à toi... à toi seule... mais lève ce voile qui me dérobe tes traits charmans...

LÉONARDE.

Tu le veux?

TRIPTOLÈME.

Tu m'obligeras. (Il lui arrache le voile.) Ah! vertuchou... C'est le diable!... (Il se sauve.)

LÉONARDE.

Comment! le diable?.. il m'échappe... arrêtez.. arrêtez... Ah! (Elle lui jette sa cruche à la tête, on entend la cruche se briser.) Ça t'apprendra...

TRIPTOLÈME, à moitié débarbouillé par l'eau de la cruche.

Ah! que c'est bête!... j'ai une bosse...

LÉONARDE, voyant sa figure blanchie par l'eau.

O ciel! qu'ai-je vu?... quelle horreur... je m'évanouis. (Elle tombe dans ses bras.)

TRIPTOLÈME.

Eh bien! eh bien! soutenez-vous donc, ma brave femme... je n'ai pas le temps... (Musique à l'orchestre.) Ah mon Dieu! ce sont les autres... et moi qui ai refusé... (Criant.) Ohé... ohé... attendez-moi... (La barque qui porte les matelots et les jeunes filles paraît et s'éloigne du bord.) Vieille maricaude... c'est très-gênant... je ne peux pourtant pas l'emporter. Ah!... (Il l'emporte dans la cage, l'enferme et s'élance vers la mer en criant) Eh! les autres! et moi... ma foi, tant pire...

(Il fait le plongeon du haut d'un rocher; la vieille qui est revenue à elle aperçoit la barque, et se démène dans la volière; on entend le chœur qui s'éloigne.)

Allons!... et vogue la galère,
Paris! c'est un vrai paradis!...

FIN DES OISEAUX DE BOCACE.

PARIS. — COSSON, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE, RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, 9